

Paul AMARGIER

JEAN PAULHAN

QUI ETES-VOUS ?



**PRO
MANU
SCRIPTO**

PAULHAN

I

A la question que je lui pose, abrupte : Jean Paulhan, qui êtes-vous ? Il pourrait, me semble-t-il, répondre : un protestant nîmois, né le 2 décembre 1884, installé définitivement à Paris, après une expérience malgache et avoir fait la Grande Guerre. Tôt devenu conseiller auprès de l'éditeur Gaston Gallimard, je fus dès les Années folles responsable de la Nouvelle Revue Française.

Entré en Résistance sous l'occupation allemande dès la première heure, Paulhan se vit confier le redémarrage, en 1953, de la *Nouvelle N.R.F.*, dont il devait garder la responsabilité jusqu'à sa mort survenue le 10 octobre 1968, l'Académie Française l'ayant élu en 1963, au sixième fauteuil, celui précédemment occupé par Pierre Benoit (prise de séance, le 27 février 1964 - reçu par Maître Maurice Garçon).

Tel est, schématique, le profil qu'offre le parcours de celui que l'opinion publique, très vite, tint pour "l'éminence grise des lettres françaises", tandis que d'autres prisèrent surtout chez lui le côté préposé au rayon des "farces et attrapes"...

*Bi-frons*¹ serait trop peu dire, tant Paulhan fut multiple : le chercheur d'or, le coupeur de cheveux de chauve, *dixit* Georges Perros, l'énigmatique, le subversif, la huitième merveille du monde. Que d'hommes, en un seul ? A se demander s'il existe ? Oui, d'accord, mais c'est aussi un fait, un être de fascination.

En témoigne la prodigieuse *Correspondance*, qui n'en finit pas, pour notre bonheur, de nous révéler ses richesses, volume après volume : avec Guillaume de Tarde, Gide, Suarès, Ungaretti, Monique de Saint-Hélier, Audiberti, Caillois, Etiemble, Ponge, Guéménno, Claudel, Arland, Leiris, Adrienne Monnier, Dubuffet, Belaval, Vialatte... Tâche d'édition confiée aux soins d'une "Société des lecteurs et fidèles amis", qui, année après année, publie de précieux *cahiers*, plus d'une douzaine à ce jour (2006), sans oublier les *Colloques* de Cerisy-la-Salle, en 1973 : "Jean Paulhan, le souterrain", et celui de 1998 : "Jean Paulhan, le clair et

¹ On sait que Jean Guérin est le pseudonyme choisi par Paulhan pour rédiger des notes destinées à la N.R.F., réunies sous le titre *Chroniques*, en deux volumes, aux Éditions des Cendres, 1992.

l'obscur". Aux éditions Gallimard, enfin, dans la collection Blanche, est annoncée, en sept volumes, la publication des "Œuvres Complètes", déjà procurée par Claude Tchou, en cinq volumes (1966-1970).

Si on ne lit pas Paulhan, si on ne le connaît pas, on se trouve sans aucune excuse, tant les chemins qui mènent à son œuvre, à sa personne, se présentent multiples et variés. Seulement, se connaissait-il, lui-même ? Là, demeure la question, que nous lui posons, à lui, qui a tant écrit : « Et on n'écrit pas, disait-il, pour être élégant ou spirituel. On n'écrit pas pour avoir des raisons. Ni même pour avoir raison ; ni pour donner un aspect plausible à des thèses évidemment fausses. On écrit pour savoir la vérité, et la garder quand on l'a sue. On écrit pour être sauvé. »

S'il est vrai, par ailleurs, que tout écrivain de race, se trouve appelé à cette vocation pour rejoindre son enfance, - ce que je pense avec Jean-Claude Pirotte - alors « écrire, c'est, au bout du compte, tenter à tout prix les retrouvailles avec l'enfance. Raconter à l'enfant des histoires, la sienne, la nôtre, et trembler de ne les décliner jamais assez vraies, assez fidèlement enfantines et musicales.

Comme on décline une identité presque biblique, avec l'angoisse de la sentir sans arrêt mise en doute, contestée, transgressée même. Où donc perche notre identité ? » (*Plis perdus*, p. 110).

Claire Paulhan¹, en publiant de manière exemplaire chez Seghers (collect. Pour Mémoire) des textes autobiographiques, qui, jusqu'en 1989, étaient demeurés inédits, nous a livré, sous le titre *La vie est pleine de choses redoutables*, les pages d'un "journal intime", qui couvre les dix années de formation de Paulhan (1904-1914), entre ses vingt et trente ans. Elle introduit le *corpus* en ces termes : « En juin 1904, Jean Paulhan a dix-neuf ans. Né à Nîmes le 2 décembre 1884, au sein d'une famille protestante, il est le fils unique de Frédéric et de Jeanne, née Thérond, protestante libérale. Son père, qui fut bibliothécaire puis conservateur de la bibliothèque de Nîmes, est un libre penseur et un franc-maçon. Auteur de nombreux ouvrages théoriques, collaborateur de *La Revue Philosophique*, il était, au début de ce siècle, considéré comme l'un des fondateurs de la nouvelle école de psychologie

¹ Claire Paulhan est la petite-fille de Jean Paulhan, fille de Frédéric, née en 1955.

scientifique. Mais il dut renoncer à toute carrière universitaire car il avait tendance à bégayer...

Jusqu'à l'âge de douze ans, Jean Paulhan vit heureux dans la région nîmoise ou cévenole : il va passer le dimanche au mazet, herboriser dans le bois des Espeisses, explorer la garrigue, regarder les parties de boules, se promener au jardin de La Fontaine, écouter les « sornettes » de son grand-père qui avait, par convenance personnelle, quitté sa quincaillerie vers l'âge de quarante ans... Mais en 1891-1892, à la suite de difficultés politiques avec l'administration et les nouveaux édiles qui contestent âprement sa promotion au sein de la bibliothèque, Frédéric Paulhan décide, après quelques voyages vers la capitale, de se préparer à quitter Nîmes.

En 1896, il s'installe, avec sa femme Jeanne, sa sœur Suzanne et son fils Jean, dans une grande maison, La Madeleine, louée à Lozère, près de Juvisy en Seine-et-Oise. Au milieu des champs, à quelques kilomètres de la ligne de la gare d'Orsay, Frédéric Paulhan se consacre à son œuvre de philosophe, prend parti pour Dreyfus, pendant que Jeanne, qui a le goût de l'entreprise, commence avec l'aide de Tante Suzanne, royaliste convaincue, un élevage de poulets rapidement décimés par une épidémie. Jean fait ses classes de rhétorique et de philosophie au lycée Louis-le-Grand de Paris, où malgré deux années interrompues par la maladie, on le tient pour un « élève fort bien doué mais qui manque encore de maturité et de sérieux » : « réussira, note le chef de l'établissement, s'il se règle et se surveille ».

Quelques années plus tard, ils emménagent rue Saint-Jacques, à Paris : Jeanne Paulhan décide alors, pour faire vivre les siens, de fonder une pension de famille, que son fils appelle ironiquement « la Ménagerie ». Les pensionnaires de Jeanne Paulhan, dont beaucoup sont protestants, comptent également dans leurs rangs quelques jeunes filles russes... »

Parmi ces dernières, une certaine Ida, dont Paulhan a tenu à nous parler dans un fragment intitulé Anarchie, que l'on trouve au tome IV de l'o.c.- Tchou, p. 452 : « ... Ida était donc repartie pour son pays, en promettant d'écrire. C'est une sorte de promesse qu'elle ne tenait jamais. Moi, je continuais à voir ses amies ; et, parmi elles, deux sœurs dont l'une, Elise, me donnait l'impression d'être bien plus vieille que nous ; en tout cas, d'avoir déjà glissé dans un autre monde. Elle était plus ou moins journaliste, elle passait pour avoir un amant (que je n'ai jamais vu), elle avait

une figure qui me paraissait laide, et trop carrée en tout cas. Je pense qu'elle se moquait volontiers de moi. Il lui arrivait de me dire : « Je vous ai bien observé : dans la rue, vous cognez les gens exprès pour leur demander ensuite pardon, de votre voix la plus douce. Voilà un ami, comme je n'aimerais pas en avoir. » Elle se moquait de ma politesse : « Je vais vous donner des cerises. C'est à la condition que vous me disiez merci une seule fois. Pas pour chaque cerise. » Un jour que nous étions ensemble dans le métro, elle me dit : « C'est insupportable, une femme ne peut pas faire deux pas à Paris sans être pincée. » Je songeai plus tard que peut-être elle m'invitait ainsi à agir, contre qui ? Je répondis bêtement par des généralités sur les Parisiens, et elle me dit : « C'est vrai, je vous dis ça à vous... ». Le sens était : « ... qui n'y entendez rien. ». A sa sœur, elle disait plus carrément : « Mais enfin, être vierge à ton âge, on n'a pas idée. Le Bon Dieu sera bien surpris s'il te voit arriver comme ça dans le Paradis. – Il s'y occupera lui-même », répondait Rosa. Avec Rosa, nous étions grands camarades.

Souvent, nous passions l'après-midi ensemble dans la petite chambre qu'elle avait louée, rue Fustel. Elle m'avait d'abord demandé des leçons de français qui nous ennuyèrent très vite. Puis elle me donna des leçons de chant, et moi à elle des leçons de boxe. Mais nous nous aperçûmes très vite que j'avais la voix fausse, plus vite encore que les coups lui faisaient mal. Rosa, seule de ses amis, n'était pas politique, et n'était venue à Paris que pour apprendre à chanter. D'ailleurs, son professeur aussi était russe et, à ses moments perdus, médecin. Je renonçai de mon côté à apprendre la boxe, malgré mes premiers espoirs. C'était pour la même raison que Rosa.

Il y avait entre nous une grande tendresse. D'amour, nous n'avons jamais parlé. Le mot le plus doux qu'elle me dit était « Tête », quand je la mettais sur mes genoux ; et puis à propos de n'importe quoi. Mais nous nous embrassions longuement, au moment de nous séparer. Un soir que nous avions dîné ensemble, elle me demanda de rester. Donc, nous nous couchâmes tous deux dans son petit lit. Je n'ai pas besoin de dire que Dieu aurait eu avec moi la même surprise qu'avec elle. Tout se passa très vite, avec une certitude et même une brusquerie où je ne me reconnus pas. Et je ne sais comment nous nous trouvâmes - ce fut sans doute par ma hâte ou ma maladresse - tous deux un peu ensanglantés. Quand je me levai un peu plus tard et allai jusque sur notre balcon chercher la carafe d'eau, je laissai tomber

par terre quelques gouttes de sang. Puis je me recouchai. Rosa avait déjà changé le drap.

Je crois que sur le moment nous n'avons rien trouvé à nous dire. Mais nous nous sommes endormis, en nous serrant dans nos bras. Le lendemain, je partis au petit matin sans la réveiller – ou peut-être faisait-elle seulement semblant de dormir... »

En définitive, ce ne sera pas Ida l'élue de son cœur, mas une autre slave, Sala, originaire de Lodz en Pologne, qui, le 6 juin 1911 deviendra sa femme, la mère de leur fils Pierre, né le 17 août 1913.

De Comiac, le mas cévenol, sis à Logrian, à deux pas du château de Florian, des grands-parents Thérond, où Paulhan est venu toujours séjourner au temps des vacances, il adresse à Sala des lettres datées du printemps 1905 et juillet de la même année.

Dans ce cadre agreste, il s'épanouit : « Hier soir, lui écrit-il, je suis sorti sur la route. Il y avait tous les insectes qui chantaient et le ciel si doux, et les montagnes transparentes, et les vignes qui s'étendaient, un peu frêles et gracieuses. C'était si beau, si beau. »

Là, il rencontre la voisine, l'impayable Madame Périer, avec ses pensées et réflexions sur Dieu, le monde, l'homme et quelques autres sujets, comme le *Cantique des Cantiques*, avec cette conclusion : « Tout de même, il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas dans la vie... ». Eh oui, Madame Périer, la vie est pleine de choses redoutables.

Des lettres à Sala se dégagent un incontestable pouvoir de séduction : « Amie, pourquoi n'êtes-vous pas ici ? Ce serait si doux. Nous aurions des rêves qui grandiraient, maintenant comme l'ombre des arbres, sous la lumière qui a la couleur de l'herbe pâle. Puis il y a un vieux moulin accoudé qui regarde la rivière. Et l'herbe est devenue toute blonde. De tout petits chemins d'herbes se perdent et tournent en rond. Des herbes qui sentent le miel. C'est si doux et si beau. »

Rentré à Paris, les notations du carnet intime ne manquent pas, elles non plus,

de charme : dans un café vert de Meudon où il attend Sala, Paulhan parle doucement à la petite bonne, qui est très laide "et ça a dû lui faire plaisir parce qu'elle n'y est pas habituée."

Les demoiselles de l'Est regagnent toutes leurs pénates respectives : Sala, en Pologne, où elle s'occupe de sa mère agonisante ; quant à la pauvre Ida, poursuivie par la police tsariste, condamnée pour menées anarchistes, elle finira tristement sa vie, pendue, dans une prison sibérienne.

De son côté, Paulhan, qui est licencié ès-lettres et philosophie, doit, à l'automne 1905, accomplir son service militaire. Incorporé, le 8 octobre, toute une année va s'écouler, pour lui, à l'armée, où il sera nommé caporal le 25 mars 1906 et promu sergent le 18 septembre.

Démobilisé, le jeune universitaire reprendra ses études, mais pour échouer, en juillet 1907, au concours d'agrégation, en même temps que la *Revue Philosophique* publie un article de lui : "L'imitation dans l'idée du moi". Se pose alors la question de son avenir immédiat, quand, subitement, il se voit offert, par le gouverneur général de Madagascar, un poste de professeur de lettres au collège européen de Tananarive, proposition aussitôt acceptée. Le 10 décembre 1907, Paulhan embarque à Marseille, sur l'*Oxus*, à destination de Madagascar où il va vivre trois ans durant, touchant à nouveau le port de Marseille, au retour, le 10 décembre 1910.

Au moment de quitter le sol natal, peut-être emporte-t-il au plus profond de lui la nostalgie des séjours passés dans les Cévennes, à Comiac, auprès de ses grands-parents Therond, ainsi qu'il le confiera, 40 ans plus tard, à Marcel Jouhandeau, dans une lettre du 21 août 1947 (*Choix de Lettres*, t. III, p. 53) : « La chaleur s'est bien enfuie. (Imagine que cette extrême chaleur au dehors, ce froid du chalet, les montagnes, je ne sais quel air m'avaient fait retrouver un sentiment d'extraordinaire ivresse que j'avais une fois éprouvé dans des vacances en Cévennes, vers dix ans, et puis jamais retrouvé. Je m'en étais, vers sept, huit ans, beaucoup inquiété. Je me demandais pourquoi venu, pourquoi reparti. Mais je l'ai reconnu du premier coup. Personne ne vieillit. Au contraire il était plus vif, je pense). »

Les trois années passées sous le ciel malgache vont marquer fortement et durablement le nouveau professeur de lettres. « C'est là, écrit Claire Paulhan, qu'il passera tout doucement, et tout seul, de l'adolescence rêveuse à l'âge adulte. C'est là que sa sensibilité aux formes et aux fonctions du langage va s'aiguiser au contact d'une longue étrange, expression d'une morale paradoxale : ainsi, Jean Paulhan, qui vit avec une famille malgache et a pris une maîtresse indigène, se met à colliger, auprès des anciens habitants de la Grande Île, les "hain-teny" ou "proverbes de dispute". C'est aussi à partir de Madagascar que ce goût autobiographique qu'il avait manifesté jusqu'ici dans son journal va se communiquer à sa correspondance et à de courts récits de vie quotidienne... »

(La vie est pleine de choses redoutables, p. 137)

Les tableaux abondent aux pages du *journal* de ces années malgaches, bucoliques à souhait.

Un seul exemple :

« C'est un village de terre rouge, en haut d'une colline. Au temps de la guerre civile, il était entouré d'un fossé profond. Maintenant le fossé est à demi comblé et il y pousse des grenadiers et des manguiers. De petits cochons noirs s'y promènent.

Des bœufs énormes que l'on engraisse dans des fosses se lèvent lourdement quand nous passons et nous menacent de leurs cornes. Ils vivent six mois dans la fosse au soleil et à la pluie. Et tous les matins les paysans leur jettent des tas d'herbe fraîche.

Il n'y a pas d'hommes dans les sentiers du village. Tous sont assis sur la place, entre le temple et la maison de Rabe. Ils sont assis le long des murs, graves, enveloppés de leur manteau blanc. Et de l'autre côté ce sont les femmes. Elles ont leurs plus beaux lambas. Elles ont porté leurs enfants qui se tiennent sages, jouent avec la poussière et ne disent rien. »

Mêlé aux paysans, le jeune français apprend leur langue, directement, à l'usage, s'interdisant de recourir, tout au moins durant la première année, à la lecture et à l'écriture. Ce n'est que vers la fin de son séjour, en octobre 1910, qu'il passera

son brevet de langue malgache, dont on sait à quel point elle est complexe et riche. Il venait d'être élu membre de l'Académie malgache, au sein de laquelle il avait prononcé des communications ayant trait à la langue et aux proverbes.

A Paris, Sala, revenu de sa Pologne natale, ayant obtenu de l'un de ses oncles, Paul Boyer, directeur de l'Ecole des langues orientales, que soit attribuée à son futur époux une chaire d'enseignement, celui-ci dès les premiers jours de 1911 commençait ses cours, pour peu de temps.

« Le 6 juin 1911, à vingt-six ans, il se marie avec Sala Prusak et s'installe dans le quartier du parc Montsouris. Au cours de l'été, alors que les jeunes mariés sont en voyage de noces en Suisse où ils retrouvent les deux sœurs de Sala et son père qui est venu de Pologne, Jean Paulhan, déjà affaibli par une furonculose, apprend qu'il n'est plus professeur : M. Durand, qui était le véritable titulaire du poste, probablement en congé de maladie, a estimé que Jean Paulhan avait été nommé à son détriment par Paul Boyer ; il a donc fait un recours au Conseil d'Etat et vient d'obtenir gain de cause... La situation est critique. Déprimé, Jean Paulhan s'isole, va prendre les eaux à Ragaz et projette de postuler pour un cours libre à l'Ecole des langues orientales (qu'il n'obtiendra pas). Puis Sala et lui séjournent à Comiac, chez les grands-parents Thérond.

Jean Paulhan, à qui sa belle-famille continue d'envoyer régulièrement des subsides, décide donc de donner des cours particuliers, tout en accentuant sa collaboration au *Spectateur*, de livrer des articles au *Journal asiatique*, à *La Revue hebdomadaire*, et de reprendre ses études : il dépose à la Sorbonne, en janvier 1912, deux sujets de thèse de doctorat : *Sémantique du proverbe*, essai sur les variations des proverbes malgaches, sous la direction de Lucien Lévy-Bruhl, et *Essai d'une classification linguistique des phrases proverbiales malgaches*, sous la direction du linguiste Antoine Meillet.

En novembre, après un court séjour dans le Midi pour assister à l'enterrement d'Auguste Thérond et à la vente du domaine de Comiac, Sala et Jean Paulhan partent s'installer à Alger : on invoque ces travaux de thèse qu'il lui faut avancer et les bronches fragiles de la jeune femme qui prend son service à l'hôpital d'Alger. Peut-être ont-ils également besoin, l'un et l'autre, de s'éloigner quelque temps d'une famille - d'une mère surtout - qui s'inquiète fort d'un si mauvais départ dans la vie.

Mais, comme l'on sait encore que Jean Paulhan avait demandé à son ami Guillaume de Tarde, peu de temps auparavant, de « couvrir » l'une de ses absences de Paris, l'on peut supposer aussi que Jean Paulhan, pour de secrètes raisons liées à quelque activité anarchiste, ait eu besoin alors de se faire un peu oublier... »

(Claire Paulhan, *La vie est pleine de choses redoutables*, p. 156)

Ce furent pour le couple Paulhan les années algéroises, qui virent la naissance, le 17 août 1913, de leur premier-né Pierre, baptisé tôt après, auquel les parents consacreront un *Livre de Bébé*, paru chez Grasset, suite de textes savoureux, repris par Claire Paulhan quant à l'essentiel, et prolongés jusqu'à fin 1916.

Le bébé compte un an d'âge quand éclata l'*actus tragicus* des quatre longues années de Guerre. Paulhan, mobilisé dans un régiment de zouaves, est aussitôt engagé sur le front, où il est blessé le 25 décembre 14, "alors qu'il montrait le plus grand courage en menant sa section à l'assaut", dit la citation. Il pérégrine ensuite d'hôpital en hôpital (Compiègne, Angers, Melun), pour finir par être reconnu inapte au combat et affecté au rôle de guetteur d'avions à Beauvais.

C'est là qu'il se lie d'amitié avec un camarade de section, Albert Uriet et rencontre Germaine Pascal, née Dauplain, mariée à un ingénieur des chemins de fer, mère de deux enfants, qui ne cessera désormais de se trouver auprès de lui : ils se marieront, en 1933, quand Sala aura fini par accepter le divorce.

« Albert Uriet, ancien séminariste à Quimper, se définissait lui-même, dans ses lettres à "J.P.- Le Grand Meaulnes", comme le François Seurel de l'aventure commune qui les réunit pendant la guerre : non seulement, ils peuplèrent la campagne d'êtres fantastiques - sorcières et coquecigrues -, d'animaux et de paysages enchantés, mais encore ils tombèrent tous deux amoureux, presque en même temps : J.P. de Germaine Pascal, Albert Uriet de Germaine Huet. Comme ils étaient tous deux mariés et pères, comme elles étaient toutes deux mariées et mères, leur situation devint très compliquée dès que la guerre les eut dispersés. Mais "frères" et "sœurs" ne cessèrent de s'écrire, donnant des nouvelles, s'échangeant des livres et des articles. J.P. et Albert Uriet, dont l'écriture, la graphie était presque semblable, avaient même projeté d'écrire ensemble quelques romans – ce qu'ils ne

réalisèrent pas. Albert Uriet connaissait également certains des amis de J.P., Vincent Muselli, Max Jacob, Georges Riemann, Ary Leblond - le directeur de *La Vie* dont il allait devenir le secrétaire, André Salmon... » (note de C.P.)

« Jean Paulhan est en train de changer, ou plus exactement de revenir à lui-même. Déjà, évoquant sa vie dans les tranchées, il écrivait dans ce qui deviendra *le Guerrier appliqué* : "[...] je ressentais de l'irritation et de la rancune contre un ancien respect de la vie, un attachement aux vivants, et les autres sentiments qui nous avaient trompés, puisqu'ils n'avaient pas suffi, et qu'il avait fallu que la guerre vînt. Par la légèreté qui en résultait à l'égard de liens consacrés, la guerre était pour nous une sorte d'enfance." Et il vécut effectivement ce cantonnement en campagne, qui dura presque une année, comme un retour à la nature et à ses secrets, comme la redécouverte de sa propre sensibilité si mal maîtrisée, comme une enclave dans un imaginaire proche du *Grand Meaulnes*. Il commence à écrire *Lalie*, *Progrès en amour assez lents* et *Le Pont traversé*. »

(Claire Paulhan, *La vie est pleine de choses redoutables*, p. 162)

La dernière année de la guerre voit, à Tarbes, Paulhan hospitalisé, gravement malade, avec Sala, à ses côtés, qui le soigne, tout en attendant la naissance de leur second fils, Frédéric¹, venu au monde le 16 août 1918. Paulhan démobilisé, en mars 19, viendra vivre à Paris, avec femme et enfants, dans la pension toujours tenue par ses parents.

Nommé rédacteur à la direction de l'Enseignement Supérieur (ministère de l'instruction publique) il noue alors des relations avec le milieu littéraire ; rencontre Breton, Aragon, Soupault, Eluard, ainsi, à la fin de l'année 19, qu'André Gide et Jacques Rivière, auprès de qui, dès janvier 1920, il accomplit des tâches de secrétariat. En juillet, il est officiellement nommé secrétaire de la *Nouvelle Revue Française*. Germaine travaille, non loin de lui, dans les bureaux de la maison Gallimard. Ils ne tardent d'ailleurs pas à emménager tous deux rue Campagne-Première dans un atelier d'artiste, dont Franz Hellens se souvient, dans *Documents secrets* : « un appartement composé d'une seule pièce, si étroite qu'il n'y avait place que pour un lit et une table ; une table si petite qu'elle suffisait à peine pour son travail et, aux heures des repas, pour deux couverts. Quand j'étais là, on en ajoutait

¹ Le père de Claire Paulhan, né en 1955.

un troisième ; il n'y tenait que par un miracle d'amitié. La cuisine se faisait sur une espèce d'étage intérieur, voisin du plafond et formé par un plancher auquel on accédait au moyen d'une échelle. Plus tard, la retraite de Châtenay-Malabry ne convenait pas moins à cet esprit mystérieux, insaisissable, qui semble se faire une coquetterie d'un éternel alibi. A première vue, le mur d'enceinte paraissait dépourvu de porte d'entrée. Il me fallut quelque temps et un flair que je ne me connaissais pas pour en découvrir l'ouverture dissimulée derrière un buisson de lauriers. » (p. 218)



II

Installé au cœur de la forteresse Gallimard, où il restera inamovible jusqu'à son dernier souffle, Paulhan tiendra une place privilégiée parmi les "Gastonides". Roger Nimier l'a fort bien dit dans *L'élève d'Aristote* : « Le tyran pour lequel Jean Paulhan a vécu, aura créé sous le nom de "Gastonat", une forme d'autorité, qui ne s'apparente ni au matriarcat américain, ni au paternalisme portugais, ni à l'infantilisme français. Les plaisirs de ce tyran, ce sont les livres... Ministre fidèle, Paulhan, s'y est, lui aussi, intéressé... Seul, un prince frivole l'aura conduit à lire tant de romans... »

Et Pierre Assouline, de son côté, dans sa remarquable biographie de Gaston Gallimard (p. 119), voit ainsi les rapports entre les deux hommes : « Tout en louant les qualités de ce collaborateur hors-pair, Gaston Gallimard, plus d'une fois, marque bien les distances qui le séparent de ce personnage singulier. Ils n'ont pas d'atomes crochus, sinon la littérature. Ils se considèrent mutuellement indispensables, sans aucun doute, mais Gallimard n'éprouve jamais avec lui la complicité qui le lie à Rivière, Larbaud, Fargue... L'éditeur au flair légendaire ne *sent* pas l'homme Paulhan. Il n'apprécie pas beaucoup son humour, se fatigue de l'entendre dire à tout bout de champ "c'est épatant", n'admet pas toujours sa désinvolture et sa hauteur d'esprit. Ce qu'il reproche surtout à Paulhan, en fait, c'est d'illustrer à merveille sa maxime favorite : "il faut prendre de biais les choses les plus simples". Pourtant Gaston, en gentilhomme courtois et fin négociateur, a l'habitude de biaiser hypocritement ; mais les subtilités de Paulhan lui échappent et il n'aime pas ne pas comprendre ; cela lui donne le sentiment d'être berné.

Insaisissable, Jean Paulhan l'est aussi et surtout pour Gaston Gallimard. L'estime et l'incompréhension dureront une quarantaine d'années.

Une journée dans la vie de Jean Paulhan se déroule selon un rythme inaltérable. Levé de bonne heure, il boit la première tasse de café. Beaucoup d'autres suivront. Puis il attaque sa journée en consultant la liste des lettres à envoyer. C'est le plus important. De sa belle et singulière écriture de Meccano, il s'adresse tous les jours à des écrivains, bien sûr, mais aussi à des imprimeurs, des journalistes, des

relations... Et il en reçoit tout autant. Ce ne sont pas de simples mots de circonstance griffonnés à la hâte, mais de véritables *textes*, rédigés comme tels, avec la même exigence littéraire que pour un livre.

Bien qu'un ou deux jours soient prévus dans la semaine et des heures réservées à cet effet, un auteur ambitieux sait qu'il peut entrer à l'improviste dans le bureau de Paulhan, son manuscrit sous le bras. Il attendra durant un temps indéterminé dans un inconfortable fauteuil sans ressorts, mais il sera reçu. »

Revenons à Nimier : « Tout ce qui se propose en France d'être Rimbaud - les ambassadeurs, les généraux, les bons jeunes gens - tout ce qui aime la littérature et déteste les phrases, vient trouver Jean Paulhan. Celui-ci écoute, observe et déclare sans hésiter : "C'est génial." Puis il entraîne son interlocuteur dans la pièce voisine et précise : "C'est génial, mais c'est plat." Ce qui revient à dire que sa critique n'est pas d'un seul bloc et que s'il déteste peiner inutilement les futurs Rimbaud et les prochains Victor Hugo, il veut aussi leur apprendre quelque chose.

Puisque Jean Paulhan est un personnage inquiétant qui influence, trouble, encourage, désarçonne (remet en selle), raille, écorche, embaume tant d'écrivains, il convient de le décrire. Eh bien ! il se montre généralement sous les traits d'un gentilhomme de forte carrure, amusé, compatissant ("C'est génial"), mais précis ("Malheureusement, c'est plat"). Est-il un ou plusieurs ? On ne le saura jamais. Il y a là un mystère.

Précisément, c'est un mot qu'il emploie souvent.

Ce critique ne ressemble pas à ses collègues. Jamais il ne fulmine, jamais il n'invoque. Il regarde, il lit. Il ne déteste pas la lecture. Ses premières œuvres, *Aytré qui perd l'habitude*, *Le Guerrier appliqué*, *l'Entretien sur des faits divers*, sont des fables. *Les Fleurs de Tarbes*, *Jacob Cow*, des discours sur le bien-parler. *De la paille et du grain*, un traité de casuistique. »

(*Journées de lecture*, I, p. 210)

C'est ainsi, année après année, que le personnage s'est construit. Années de *labor improbus*, à commencer par le labeur de l'inlassable épistolier qu'il fût.

Il appartenait à celle qui sera durant tant d'années sa plus proche collaboratrice, Dominique Aury, de parler de la monumentale œuvre de *Correspondance*, dont elle a su procurer, en trois tomes, un choix plus que

satisfaisant. C'est en ces termes qu'elle en précise les grandes lignes : « Ainsi de 1917 à 1936 la littérature - ce sont les grandes années de *La Nouvelle Revue Française*. Ainsi de 1937 à 1947 ce qu'il faut bien appeler une activité publique même lorsqu'elle fut clandestine. Et de 1948 à 1968, avec la composition de la suite et de la conclusion des *Fleurs de Tarbes*, une concentration farouche sur l'énigme du langage, secret poursuivi depuis l'âge de dix-neuf ans. Et sans doute ni l'activité de directeur de revue ni les difficultés du combat politique n'ont jamais occulté la recherche spirituelle. Pourtant c'est un fait que chaque période se définit naturellement par son accent propre, ou plutôt majeur. Chacune offre la matière d'un volume. Chacune offre même un titre, qui existait déjà dans l'œuvre, dans les lettres ou dans le souvenir des propos familiers : pour 1917-1936 *La littérature est une fête*. Pour 1937-1947 *Traité des jours sombres*. Pour 1948-1968 *Le Clair et l'Obscur*. Ces trois volumes proposent finalement de l'auteur trois portraits différents et semblables, d'autant plus fidèles qu'il ne savait pas qu'il les traçait, d'autant plus vivants qu'ils sont vus de biais dans un miroir, comme il est de règle pour les portraits de l'auteur par lui-même - mais ici c'est le lecteur qui tient le miroir, et fait bouger l'image. »

Bras droit de Jacques Rivière, responsable de la revue N.R.F., c'est à lui que Paulhan, au mois de janvier 1921, s'ouvre des difficultés conjugales auxquelles il se trouve affronté : « Je dois cependant vous dire ce qui se passe pour moi. Peut-être l'avez-vous en partie deviné, et j'aurais dû certainement vous en parler plus tôt ; j'y aurais été maladroit.

Je suis décidé à me séparer de ma femme. Je n'en ai pas de raisons plus graves que l'incertitude ou la violence qui l'ont fait, dès les premières années de notre mariage, menacer de me quitter, ou me quitter même, doutant, disait-elle, de ses sentiments pour moi : mais depuis que nous avons des enfants s'achevant dans des scènes d'une brutalité pénible. L'obligation où je me trouve, à peu près, de répondre par des scènes égales, la ruine de toute la vie (intellectuelle aussi bien) que j'avais imaginée pour nous, et que je ne désespérais pas jusqu'à maintenant de

former, l'influence qu'ont ces scènes sur mon petit garçon, l'incertitude enfin d'une vie matérielle sans appui font ma décision définitive.

Jacques, je ne veux pas ajouter un souci, ou l'idée même d'un souci, à tous ceux que vous avez déjà. Seulement, sachez qu'il serait plus grave encore pour moi, à présent, que votre amitié vînt à me manquer, ou seulement à s'étonner. »

Les amis les plus proches, durant ces années 1921-1925, seront, outre Jacques Rivière, Henri Pourrat, Franz Hellens, ainsi que Francis Ponge. C'est avec Madame Degenhart cependant, qu'il fait le point, au lendemain de la mort de Rivière, survenue le 14 février 1925 : « Jacques Rivière, dont je vous avais parlé, est tombé malade et est mort. Sans doute l'avez-vous su. D'une fièvre typhoïde mal soignée, que l'on a longtemps prise pour une grippe infectieuse. Je ne sais si mon amitié pour lui était bien plus profonde encore que je ne pensais, ou si c'était la place qu'il tenait pour nous tous, ou bien encore l'effet des soins que je lui ai donnés dans la dernière semaine de sa vie : cette mort a bouleversé en moi bien des choses, que je pensais fermes.

J'ai dû aussi devenir rédacteur de *la N.R.F.* Voilà ma vie assez changée : bien plus libre dans le détail, bien moins libre dans l'ensemble, se prêtant bien plus à être jugée, ce que je n'aime pas. Ni Germaine, ni moi ne savons s'il faut être contents de cela : plus d' "heures de travail", mais un travail que même vos amis pensent avoir le droit de juger. Et d'ailleurs, très vite, trop d'ennemis, surtout trop d'amis... »

Déjà, dans la revue (n° du 1^{er} mars 1925), il avait exprimé son désarroi : « Le malheur qui vient de nous atteindre est le plus affreux, le plus difficile à penser qui soit. Ceux là même qui l'ont vu se former insensiblement au cours d'une semaine dont chaque heure leur apportait ou leur enlevait un espoir, ne le reconnaissent pas tout à fait encore, et découvrent à sa place de la confusion dans leur esprit.

Jacques Rivière meurt d'une fièvre typhoïde, à trente-neuf ans. En pleine jeunesse, Jacques Rivière, autour de qui se composait une légende de sévérité, était d'une gaîté d'enfant. Ou plutôt, il avait, par explosions, cet enthousiasme, cette joie sans contrainte, sans souvenirs, dont on suppose qu'elle est celle des enfants... »

Soutenu par Gide et Schlumberger, Paulhan est, dans la foulée, nommé rédacteur en chef de la revue, Gallimard prenant le titre de directeur. Il est bien l'homme de la situation. De 1925 à 1940, ce sont quinze années qui s'ouvrent devant

lui, riches en crises et en évènements, passionnantes à vivre. Sous sa responsabilité, on peut dire que c'est une troisième, après celle de Gide et celle de Rivière, *N.R.F.*, qui prend le départ.

A cette date, c'est ainsi que le voit Max Jacob dans une lettre à Cocteau, écrite depuis St-Benoît-sur-Loire, du dimanche 3 mai 1925 :

« Je pensais à Paulhan. - "Je suis très malheureux ! Votre exquis poème n'a pas su me plaire ?" - A n'en pas douter Paulhan est un "gars", c'est un gars malade. Il a raté St-Maixent ou St-Cyr plutôt St-Maixent. En espèce peut-être Normale Supérieure, décidément plutôt St-Maixent.

J'estime tant cet homme si sensible, si bon, si délicat que je me sens le droit de le blaguer. Son défaut est d'exposer sa délicatesse dans une tour qui date de l'esthétisme. C'est un gars gêné dans ses manches, on souffre de lui comme d'un ami qui ne sort pas de la misère. Il a tout vaincu excepté sa timidité qui n'existe pas d'ailleurs. Sa tendresse fait excuser sa gaucherie qui est peut-être voulue. C'est un homme réfléchi à la manière de Rivière... » (*Correspondance*, p. 276)

En marge de son travail de responsable d'une prestigieuse revue, auquel il va se livrer avec une passion rigoureuse, jamais démentie, Paulhan compose divers textes, publiés dans d'autres revues que celle dont il a la charge, le *Disque Vert* de son ami belge Franz Hellens, ou *Commerce*, revue fondée, durant l'été 1924, par la princesse de Bassiano, sous le patronage de Valéry, Fargue et Valéry Larbaud. Par dessus tout, il porte en lui l'œuvre qui deviendra *Les Fleurs de Tarbes*, ou *la Terreur dans les lettres*, publiée en 1941, à laquelle il ne cesse de réfléchir, comme en témoignent ses notes personnelles (voir *La vie est pleine de choses redoutables*, p. 198-250). A titre d'échantillon, en voici une page : « Me voici stupide. Exactement, je ne comprends plus ce qu'est un sens. (N'est-ce pas cette stupidité qu'il faut épuiser d'abord ? - cette stupidité la plus complète d'où revenir.)

Il serait vain de vouloir justifier et pousser à bout un moyen d'explication aussi simple. De vrai, voyons-nous que les partisans de la doctrine des "mots expliqués par les idées" ne le tentent pas non plus. Il n'est pas de phrase qui, suivant

Brunot, n'exprime une relation - soit relation non logique : exclusions, additions, et autres ; soit relation logique : causes, conséquences, fins, oppositions, ainsi de suite. Mais les phrases les plus simples, et réduites à un mot – "lion", "garçon!", "un bock, un", "pardon ?" - eh bien, elles expriment encore une relation que l'on appellera, suivant le cas, de présentation, d'ordre, etc. Il n'est pas de phrase qui ne corresponde à une idée, et c'est à partir de ces "idées" que l'on peut classer, grouper, comparer entre elles les phrases.

Que sont cependant, par rapport à ces idées, les mots dont on parlait tout à l'heure - mots dont une des faces aussi est idée. Oui, mais ce n'est pas en tant qu'idées qu'ils servent ici ; c'est en tant qu'expressions de l'idée centrale, une ; en tant qu'ils sont la forme que prend, en tel cas donné, cette idée, et les matériaux dont elle use, qu'elle compose, associe, élève.

Que conclure : *mot & idée* sont une distinction fonctionnelle - non d'observation, ou de nature - ou ne pas encore conclure. Je pensais bien que ça n'irait pas. » (p. 203)

Volontiers, il se serait vu, lui aussi, en dompteur d'Animots, si du moins il est permis de risquer un tel à-peu-près ?

Dans les années 30, Paulhan créa au sommaire de la revue des sections nouvelles, chaque numéro comptant, à partir d'octobre 1930, cent-soixante pages : la Chronique des romans, tenue par Marcel Arland ; la Revue des livres ; la rubrique « Scholies » ; dévolue à Julien Benda ; surtout, à partir de 1933, l'Air Du Mois, qui permettra à la revue d'offrir à ses lecteurs, selon une formule souple, une suite de variations, d'échos, de textes d'humeur et d'humour, exercices où excelleront, en particulier, Audiberti, Cingria, Vialatte, Henri Calet, pour ne citer qu'eux.

C'est en 1927 que fait son apparition un chroniqueur nouveau, qui signe Jean Guérin, et qui n'est autre que Paulhan lui-même. Déjà, dès janvier 1921, on avait pu lire, signé J.P., en cinq lignes, un propos qui était avant la lettre, de saveur "guérinienne" :

« Je suis prêt, si l'on y tient, à comparer Chesterton à une tortue ou à un rhinocéros ; mais à un papillon ivre de soleil, pourquoi ? M. de Tonquédec (théologien jésuite, rappelons-le) a pris grand mal à poursuivre une pensée, dont le

vol, dit-il, est bizarre. Que ne l'abandonnait-il ? Il était cruel de livrer Chesterton à l'auteur d'une preuve facile de l'existence de Dieu. » (n° du 1^{er} janvier 1921, p. 124)

On a déjà là le ton qui sera celui des billets signés Jean Guérin, permettant aux lecteurs attentifs de goûter au plaisir d'un style rare. Ainsi, pour n'alléguer qu'un exemple, la recension - 1^{er} décembre 1930 - du roman de Mac Orlan, *La tradition de minuit* :

« A l'instant même où l'on découvre le corps de Noël-le-Caïd, un appel mystérieux réunit dans la maison du crime plusieurs individus bizarres : une petite chanteuse fripée, un quadragénaire à tête de rat blond, un ouvrier salivard et rougeaud, un journaliste à blair d'ornithorynque. Il ne reste plus qu'à découvrir l'assassin parmi ces personnages louches.

Mac Orlan s'y emploie avec mauvaise volonté. Dès la centième page, la chanteuse épouse le rat blond et l'on oublie l'assassinat. Mais l'on n'oublie pas l'étrange atmosphère de demi-jour, de lumière froide. Que Mac Orlan peut bien introduire demain dans la métaphysique ou l'astronomie, comme il l'introduit aujourd'hui dans le roman policier. » Jean Guérin.

Ici apparaît, chez Paulhan, un certain goût, pour ne pas dire un goût certain, pour le fait-divers. Tel qu'il s'exprime dans l'article consacré par lui à Félix Fénéon dans le n° 26 de la revue *Confluences* (novembre 1943) "F.F. ou le critique" :

« Les faits-divers sont par nature absurdes. Ils posent des questions confuses, et n'y répondent pas. Le plus banal d'entre eux tolère cent explications, dont aucune n'est probable. Ils éveillent en nous des sentiments faibles, et d'ailleurs mélangés. Ils sont imprévisibles, et tel amiral, qui a vécu comme un Jocrisse, se fait tuer comme un César. Avec toute l'apparence d'une farce médiocre, ils se permettent en général de mal finir ; nous apprenons l'existence de M. Dupont le jour où ce Monsieur tombe d'un train en marche ou se laisse tuer par sa femme. Voilà l'événement le moins intéressant qui se soit passé dans la vie de M. Dupont. Car on meurt au petit malheur, mais il est difficile de vivre. Enfin, les faits-divers n'arrêtent pas de trahir les romans, dont trop visiblement ils s'inspirent. Si la nature finit toujours, comme l'on dit, par ressembler à l'art, il faut avouer qu'elle lui ressemble mal. Et l'on me dira qu'il n'en va pas autrement de l'histoire. Certes oui. C'est même pourquoi il est facile de faire de l'histoire ; la première brute venue y suffit. Mais il n'est pas facile aux historiens

de l'écrire ; et l'on a raison de les honorer, même quand ils sont, comme il arrive, un peu ennuyeux. » (p. 562)

Le cadre des billets "guériniens" ménagera à Paulhan la possibilité de prendre parti vis-à-vis des faits-divers, non plus seulement romanesques, mais de l'actualité la plus brûlante, comme l'affaire Stavisky, en février 1934 : « Panama avait un prétexte. Stavisky n'en a pas. C'est le scandale pur, et qui semble fait pour donner raison - à qui ? A Karl Marx, à Hitler, et à Charles Maurras à la fois. C'est la maigre chance de la République... (mais) le plus grave scandale est dans la négligence, l'amollissement, le laisser-aller universels. Les violents jettent aujourd'hui feu et flamme pour obtenir quelques têtes de coupables. Faut-il même souhaiter qu'ils les obtiennent ? Ne s'endormiront-ils pas dans l'illusion que tout est rentré dans l'ordre ? »

Il y aura beaucoup de commentaires de cette sorte et, nombreux, non-signés, au fur et à mesure des événements politiques, dramatiques, des années précédant la guerre de 39-40, qui, de toute évidence, sont de la plume de Paulhan, groupés sous le titre Evènements ; au fur et à mesure de la montée des périls, le fait-divers devient de plus en plus significatif, exemple : « Munich - sept. 1937. A la suite de l'exposition de *l'art dégénéré*, M. Goering procède à l'épuration des collections publiques et privées. Premières victimes : Chagall, Picasso, Matisse. Vlaminck est permis. »

Claire Paulhan résume en ces termes l'activité intense des deux années 37-38 dans *La vie est pleine de choses redoutables* :

« En 1937, Drieu La Rochelle est admis au sein du "petit comité" de la *N.R.F.*, dont par ailleurs les "matinées" commencent à se mettre en place. Jean Paulhan fait allouer un "secours d'urgence" de la Caisse des Lettres à Antonin Artaud, il met de l'ordre dans les archives laissées par Albert Thibaudet - qui vient de mourir et l'a nommé exécuteur testamentaire -, il organise pour *Mesures* un concours de "pièces en un acte" qui draine plus de deux cents manuscrits, il donne un *Commentaire au Traité de rhétorique de Brunetto Latini* pour le numéro 15 de *Mesures*, un article de critique polémique dans la *N.R.F.* et, enfin, comme tout un chacun, il va voir l'Exposition universelle.

En 1938, Jean Paulhan est l'un des animateurs avec Guillaume de Tarde, Detoef et Denis de Rougemont, du bimensuel *Les Nouveaux Cahiers*, auxquels il reprochera rapidement la teneur d'une rubrique intitulée "Le Pouvoir des mots". Il publie quatre textes dans *Mesures : La Rhétorique renaît de ses cendres, La Demoiselle aux miroirs, Le Secret de la critique et Eléments*. Au début du mois de mars 1938, il envoie aux abonnés de la *N.R.F.* une autre circulaire : "A quoi tient un aussi parfait échec ? Après un an et demi de Front populaire, il est évident que nous avons échoué, mais que nous avons obtenu sur tous les points le contraire exactement de ce que nous cherchions." Il n'osera pas en publier les réponses, de peur, semble-t-il, de trop servir la droite. A la fin de ce même mois, il envoie encore une lettre circulaire : "Jamais on n'a reproché à la *N.R.F.* d'être glaciale, et morne, avec plus de violence que depuis quelques semaines. Qu'en pensez-vous ?" et publie quelque temps après le *Manifeste du Collège de Sociologie*. En août, il est nommé, dans la même promotion que François Mauriac, officier de la Légion d'honneur. En décembre, à la suite des accords de Munich, il publie les premiers de ses textes politiques liés à la Seconde Guerre mondiale : *Il ne faut pas compter sur nous et Manques de franchise*. » (p. 255)

Textes politiques qui vont trouver leur point d'aboutissement dans l'article de tête du numéro de la revue du 1^{er} octobre 1939, qui se présente comme un manifeste dont la teneur rayonnera sur les sept années noires, 1939-1945, dans lesquelles va être plongé le pays. De cet article majeur voici le texte intégral :

RETOUR SUR DIX-NEUF CENT QUATORZE

« Je me revois, le trois août quatorze, boulevard Sébastopol, devant le magasin allemand de la Salamandre, que l'on commençait à piller. Par terre, il y avait déjà quelques belles paires de souliers, dont une me faisait envie. De jeunes civils agitaient un drapeau en chantant. Moi, j'étais zouave, orné d'une jupe-culotte qui m'eût permis à la rigueur de sauter par-dessus un tabouret, pas plus haut. Des garçons criaient (on l'a souvent dit) : "A Berlin !". Mais la veille, au débouché des faubourgs, j'avais entendu : "Vive l'Allemagne !". Quelle confusion ! L'on entrait dans une sorte de mythe, et nous étions tous curieux. Un peu fiers aussi : il est trop naturel de trouver ses maîtres ennuyeux, ou sots. Enfin, nous allions les dépasser.

Nous allions voir ce qu'ils n'avaient pas prévu. Tout était assez bien fait pour bouleverser le monde.

Je n'ai pas emporté de souliers, malgré l'envie. Trois mois plus tard, dans les tranchées, je portais encore la jupe rouge.

Ceux qui partent aujourd'hui, comme ils sont plus sages - et, je pense, plus sagement dirigés. Plus fins, plus justes sans doute. Silencieux : sans cris ni curiosité. Sans pillages. Sans trop de surprise. "Cela seul est clair, dit l'un : la tristesse de ceux que l'on quitte." Et l'autre : "Il me semble attendre des sentiments, qui me viendront plus tard." Un troisième : "J'ai fait jusqu'ici ce que je peux. Je vais tâcher de faire, dès demain, ce que je dois."

Où sont-ils, nous ne le savons déjà plus. Qu'ils vivent tous. Que vive notre pays.

Plus sages, soit. Mais d'une étrange sagesse, faite de vide et d'oubli. D'ignorance, de recommencement. Car les maîtres, après la guerre, se sont rattrapés. Jamais combattants n'ont été moins renseignés, moins enseignés. L'on a dit "guerre introuvable" de cette guerre-ci qui cherche encore ses champs de bataille et paraît tâtonner. Mas les pensées, plus introuvables encore que les champs.

Jamais les Partis - ces partis qu'une démocratie prévoyante place comme intermédiaires entre la vérité et nous - jamais les Partis n'ont été mieux déroutés, ou plus faux. L'un s'avoue stupéfait, comme d'un tremblement de terre. Le second recherche gravement si la guerre ne serait pas, malgré l'apparence, une forme de la paix. Si le dernier semble le moins étonné, c'est qu'il n'a jamais eu d'idées et prend les choses comme elles viennent.

La langue même leur fait défaut, et toute science. Qui oserait tenir encore qu'Hitler est une invention de la finance internationale ? Que Chamberlain n'est qu'un agent de la Cité ? Il semblait par-dessus tout que l'Europe entière et le monde fussent partagés en deux blocs hostiles : mais voici que le grand chef du fascisme et le maître de l'anti-fascisme se tiennent embrassés.

A peine voudrait-on penser encore que toute démocratie est pacifique. - Mais Hitler est le président élu d'une démocratie. Qu'il y a Hitler d'un côté, et les Allemands de l'autre. - Mais aux Allemands du moins Hitler n'a jamais menti. Il a été élu sur le programme qu'il applique. Ne me parlez plus change ou capitaux, économie, lutte de classes, comme un traité politique. Il s'agit d'avidité, de fureur, de mensonge, comme dans un roman. D'angoisse, d'alliés, de patrie, comme dans une chanson.

Peut-être nous faudra-t-il du temps pour réapprendre la France. Je prie seulement que l'on nous donne ce temps, que l'on ne nous prive d'aucune raison (fût-elle évidente ou grossière). Que l'on ne nous cache, comme en 1914, ni les noms des héros, ni le détail des victoires. Que l'on ne nous empêche pas de *penser* la guerre, si l'on nous a mal appris à la prévoir. Que l'on ne tienne rien pour sacré - fût-ce une loi, une institution - qui ne puisse être à partir d'elle reconsidéré. Que l'on voie enfin dans les guerriers des hommes réels, non des mythes.

Je ne sais quelle arsouille de Lettres écrivait, en 1922, qu'on "en avait plein le dos, des anciens combattants". Bien sûr. Mais il faut dire toute la vérité. Si les anciens combattants ont fait suer le joli monde d'après-guerre, c'est qu'ils n'avaient rien reçu ; c'est qu'ils étaient pauvres, avec leurs exigences incertaines de mendiants, dans un monde enrichi. Et ce n'est pas pour rien que nous sommes en Démocratie capitaliste. Certes, depuis que la Révolution a inventé la levée en masse, et le service obligatoire, les compliments n'ont pas manqué aux soldats. Ils ont du génie, c'est entendu. Et de la patience, et de la grandeur. Et même on voudrait bien être à leur place. Et tout particulièrement à la place des morts. Hugo le leur a dit, et Claudel. En passant par Béranger, et par le pauvre Péguy. Jamais le guerrier ne s'est vu à tel point révééré, flatté, adoré.

Jamais il n'a été si mal récompensé. Les revues qui payent les romans, non les poèmes, expliquent en général aux poètes que "c'est trop beau pour être évalué en argent", que ce serait les diminuer, ainsi de suite. Je suppose que les poètes protestent (silencieusement). Je suppose que les combattants vont protester (ou nous du moins à leur place). A la question : "Pourquoi te bats-tu ?", faites que chacun d'eux puisse

répondre : "C'est pour être un jour heureux et honoré." Ou craignez que retombent sur vous votre suffisance, vos erreurs et les nôtres. Prenez garde que cette sagesse, dont vous les louez, les fait plus lucides, et plus inflexibles. Je regrette, tout compte fait, de n'avoir pas emporté les souliers de la Salamandre. »

Jean Paulhan



III

Sitôt la guerre de 39 déclarée, la maison Gallimard, avec armes et bagages, se trouva transportée à Mirande, par Sartilly, dans la Manche, bourg normand, d'où, le 7 octobre 39, Paulhan écrivait à Roger Caillois, en résidence à Buenos-Aires : « En s'appuyant à l'arbre n° 7 de la haie, l'on distingue fort clairement le mont Saint-Michel. Revue comme édition continuent : la revue avec quelques jours de retard. Le seul auteur fortement blessé par la censure a été jusqu'ici Pourrat, que l'on ne savait pas si dangereux... »

Après les mois de la drôle de guerre, ce sera le désastre que l'on sait. La tribu Gallimard, une quinzaine de personnes, dirigera alors ses pas vers Carcassonne où l'accueille Joë Bousquet. Là, Paulhan signe le bon à tirer du dernier numéro de la revue publié sous sa responsabilité, paru le 1^{er} juin 1940.

Drieu la Rochelle, prenant la direction de la revue, la fera reparaître en décembre 1940, l'engageant dans les voies de la collaboration.

Marcel Arland, dans un essai consacré à Drieu la Rochelle (*Nouvelle N.R.F.*, n° 14, février 1954) raconte comment les choses se passèrent.

Notons, en ce qui concerne Marcel Arland, - qui, depuis plusieurs années déjà était le bras droit de Paulhan à la tête de la revue - que ce n'est qu'à la fin de l'année 42 qu'il se retira du sommaire de la revue. Écoutons son témoignage :

« Vers la fin d'octobre ou le début de novembre 1940, je reçus un mot de Drieu, qui souhaitait une rencontre "pour parler de la *N.R.F.* - et du reste". Je ne l'avais pas vu depuis une quinzaine de mois. Nous déjeunâmes ensemble - déjeuner maussade, lourd de gêne et d'abord de silence. Brusquement il m'annonça qu'il allait reprendre la revue. Je lui dis qu'il n'en avait pas le droit ; je lui demandai de réfléchir. Réfléchir ? Il avait tout pesé : la revue ne pouvait reparaître sous la direction de Paulhan ; mais il était souhaitable qu'elle affirmât dans la défaite la permanence des Lettres françaises ; Gide lui-même le reconnaissait, et Valéry, Alain, beaucoup d'autres encore... A condition, certes, qu'elle parût sans pression et fût une pure revue de Lettres ; mais c'est bien ce qu'espérait, ce qu'exigeait Drieu.

Premier mécompte : quelques jours plus tard, alors que le numéro de rentrée n'avait pas encore paru : "Si la pression se prolonge, m'écrivait Drieu, nous ne ferons pas le numéro deux." Mais il ajoutait : "J'ai formellement déclaré que je ne tolérerai aucune intrusion d'aucune sorte dans la maison d'édition - ne voulant en tolérer aucune indirecte sur la revue. On m'a assuré qu'il n'en était pas question. Il n'en sera jamais question..." Et, le 27 novembre : "Après des hauts et bas bien écœurants, la revue va paraître, le 5 décembre, je crois. Aucune pression ne s'est réalisée ni sur la revue ni sur la maison d'édition, qui va rouvrir toute grande. Dans ces conditions, je puis vous demander et vous pouvez me donner de votre champ."

A reprendre ces propos et relire ces lettres, je les trouve tout ensemble sincères et ambigus. » (p. 279)

Ambiguïté relève ici de l'euphémisme. Paulhan opta, lui, pour l'autre voie, celle de la Résistance à l'occupant, dès 40. A Jean Guéhenno, le 26 juillet 40, Paulhan écrit : « Gide ici avant-hier, s'avoue épaté par Hitler. Croit à la défaite de l'Angleterre. Pas moi...

Peut-il y avoir des révolutions sans révolutionnaires ? C'est tout le problème de la nouvelle Constitution [celle de l'Etat Français]. Pas si simple que le croit le Cardinal P (étain), je le crains. »

D'entrée, on le voit, Paulhan a choisi son camp, ainsi que Jean Grenier le révèle dans son *Journal sous l'occupation* (p. 152) : « L'été qui suivit la défaite, Jean Paulhan et Gaston Gallimard demeurèrent dans la maison de campagne de Joë Bousquet, près de Carcassonne. Jean Schlumberger, André Gide et Julien Benda y passèrent aussi. Paulhan n'admettait pas l'armistice. Il écrivait à tous ses amis, sans crainte de la censure, qu'un tel armistice était déshonorant (on sait que la France s'était engagée peu auparavant, par la signature de Paul Reynaud, à ne pas conclure de paix séparée). Il pensait que le cardinal P., comme il l'appelait, ne pourrait rien faire de bon pour le relèvement de la France et il terminait ses lettres par "Vive l'Angleterre". On n'aurait pas cru trouver des convictions aussi fermes chez quelqu'un que tout le monde prenait pour un dilettante et un mandarin. »

En septembre 40, avec son épouse Germaine, atteinte de la maladie de Parkinson, Paulhan revint vivre à Paris, rue des Arènes. C'est chez lui que

s'imprimera le journal *Résistance* et que se réuniront les membres du réseau "Musée de l'Homme".

En mai 41, ce réseau sera décapité et Paulhan arrêté par la Gestapo. Incarcéré à la Santé, il en sortira à la suite des démarches entreprises par Drieu la Rochelle auprès de ses amis allemands. A la suite de quoi, Paulhan fut l'objet de la plus étroite surveillance de la part des autorités d'occupation. Malgré cette contrainte, il animera, avec Politzer, Guéhenno et le dominicain Maydiou, *La Pensée Libre*. Aussi, Jacques Decour, qui sera arrêté, torturé et exécuté le 30 mai 42. Paulhan lui consacra un texte d'hommage, repris dans *o.c.* - Tchou, t. IV, p. 282-288.

Dénoncé plus tard par l'épouse de son ami Jouhandeau, la sulfureuse Elise, comme "juif", Paulhan devra à un avertissement clandestin de l'officier allemand Gérard Heller, d'échapper à ses sbires en s'enfuyant par les toits de son immeuble de la rue des Arènes.

Commence alors, pour lui, une période de clandestinité absolue, réfugié chez un militant d'Action Française, qui l'héberge 17, rue Marbeau, dans le 16^{ème} arrondissement, Georges Batault. Dans ce refuge, il rédige ou recompose des textes, qui réunis formeront le recueil intitulé *Les Causes célèbres* (coll. L'Imaginaire, n° 395, avec une préface d'Yvon Belaval). Notons, qu'avec Jacques Decour, Paulhan avait entre temps fondé *Les Lettres françaises*, dont le premier numéro non clandestin sortira des presses au lendemain de la libération de Paris. Ce numéro porte à la connaissance des lecteurs une liste noire édictée par le Comité National des Ecrivains, le C.N.E.

Lors d'une réunion du comité directeur, en octobre 44, Paulhan proteste véhémentement contre la proposition avancée par le poète Paul Eluard qui demande des mesures contre les intellectuels ayant participé aux fameux voyages de Weimar. Après quoi, il présente sa démission et ce sera le début d'une campagne de presse acharnée contre lui, menée essentiellement dans les colonnes du journal qu'il a lui-même fondé, *les Lettres françaises*. Un comble !

Durant ces années 45-53 qui, pour Paulhan, représente une sorte de traversée du désert, le débat avec le Centre National des Ecrivains ne cessera de rebondir. On verra même le Général de Gaulle refuser, personnellement, l'insertion, dans la revue

Liberté de l'Esprit, dirigée par Claude Mauriac, de la *Lettre*, de Paulhan, aux directeurs de la *Résistance*, tant la querelle était alors vive.

En 1941, avait été publié *Les Fleurs de Tarbes* ou *la Terreur dans les lettres* (le tome second, annoncé, ne verra jamais le jour). Je me souviens de notre Père Maître des novices, en 42, dans la campagne toulousaine, le noviciat étant en promenade, nous en commentant des pages.

Jean-Louis Curtis (A la recherche du *Temps posthume*, Fasquelle, 1957, p. 48-54) a su évoquer avec bonheur le retentissement de cet ouvrage, en même temps que silhouetter son auteur, « ce critique assez subtil pour qu'on ne sût jamais au juste s'il vous aimait dans vos faiblesses et vos manques ou vous blâmait dans vos vertus et vos mérites, rhétoricien assez agile pour enrober dans des apophtegmes aigus comme des énigmes, excitants comme des toniques, insolites comme des paradoxes, les vérités permanentes du bon sens, les classiques évidences d'un Boileau ou d'un Sainte-Beuve, de sorte qu'ayant écrit un ouvrage où il raillait l'inhibition, la paralysie qui empêche aujourd'hui un si grand nombre d'auteurs de dire avec simplicité le peu qu'ils ont à dire, et qui, par exemple, leur font croire naïvement qu'un "ciel bleu", un "lac tranquille", sont des choses qui ne se peuvent plus nommer, on pensa généralement que ces *Fleurs de Tarbes* (c'était le titre du libellé) inauguraient dans les Lettres la douloureuse mode des crampes stylistiques, intronisaient le mal même qu'elles dénonçaient - c'est-à-dire une forme particulièrement exquise et torturée de l'impuissance, la Terreur devant le langage - et que l'on prit pour d'inquiétantes orchidées tropicales ces honnêtes pivoinnes pyrénéennes. Jean Paulhan dut être le premier à sourire de la méprise et n'hésita sans doute pas à l'entretenir, sans égard pour des écrivains doués de plus de zèle que de compétence et qui, égarés par ce texte volontairement ambigu (il est des livres qu'on ne devrait pas laisser entre les mains de certains adultes), ne devaient jamais plus s'en relever. Ainsi, pour ces humbles artisans du Verbe, *Les Fleurs de Tarbes* furent-elles aussi meurtrières que la *drusilla* pour les mouches ; et la longue carrière de Jean Paulhan est, malgré lui et sans qu'on puisse à aucun moment le soupçonner d'intentions assassines, jonchée de cadavres. J'ai dit pourtant qu'il n'avait pas d'égards pour les esprits faibles ; il faut entendre plutôt qu'il avait un sentiment assez implacable de la justice pour ne pas craindre quelquefois de rendre encore plus déroutante la confusion des valeurs propre à un autre siècle, afin que seuls les plus aptes survécussent. C'est ainsi qu'un grand

nombre de dinosaures littéraires furent condamnés à une lente et inexorable asphyxie et ont fini par disparaître, pour n'avoir pu surmonter les épreuves de l'initiation paulhanienne, méthode de sélection naturelle qui, par les voix traîtresses de la sophistique, tend néanmoins à assurer l'ordre et la salubrité dans les Lettres. J'aimais Jean Paulhan pour son courage, qu'il a si souvent manifesté dans des domaines bien plus périlleux que la Littérature, par exemple la Politique, je l'aimais aussi pour sa bonté, véritablement sans limites, mais qu'il se plaît, par discrétion, à dissimuler sous les faux-semblants de la désinvolture (je l'ai vu un jour traverser un salon pour aller vers un jeune auteur timide, qu'il connaissait à peine et qui ne lui avait jamais rien demandé, et dans un sourire, comme en badinant, dire juste les mots qu'il fallait pour raffermir un peu cette âme habitée par le doute, puis s'éloigner légèrement, sans attendre le merci qui se formait sur des lèvres balbutiantes). Je l'aimais encore pour son goût de l'allusion, de la litote, de l'antiphrase, figure dont le maniement exige des mains délicates, pour sa solidité de magister nîmois et sa grâce ondoyante de chorégraphe parisien (n'a-t-on pas dit qu'il était "notre meilleur maître à danser" ?), pour son humour un peu crispé, souvent biscornu, mais surtout pour un je ne sais quoi d'exotique et de charmant comme une estampe coloniale du XVIII^{ème} siècle, comme un poème de Parny, et qui n'était peut-être que le reflet ineffaçable, en lui, des grandes solitudes du pays hova, hautes terres rouges et mélancoliques où, jeune homme, il avait patiemment récolté les bizarres proverbes de la sagesse madécasse, car ce n'est pas la moindre singularité d'une telle carrière qu'elle ait dû, pour aboutir rue Sébastien-Bottin, s'élancer de Tananarive, conjoignant ainsi, par une parabole quasi mystique, M. Gaston Gallimard et la reine Ranavalô.

"Tiens", dit-il en s'approchant de moi, "justement je pensais à vous..." Il posait sur moi le regard amusé de ses yeux ronds, aux paupières marbrées de bistre, et qui ne semblaient pas appartenir tout à fait à son masque un peu épais de sénateur gallo-romain, de proconsul de la Gaule narbonnaise, pas plus que ne semblait émaner de son corps trapu l'aérien ténorino d'une voix étrangement flûtée, qui modulait les phrases avec la fluidité et la précision d'un récitatif debussyste. "Tiens", dit-il en arrêtant un homme qui passait près de nous, "justement je voulais vous dire un mot. Avez-vous lu André Theuriet ? Non ? C'est curieux, j'aurais juré que vous l'aviez lu. Eh bien, ça ne fait rien, mais il faudra le lire, il a eu sur vous une influence certaine, par personnes interposées sans doute. Mais oui, mais oui. Ca m'a frappé tout de suite.

Tenez, vous écrivez : "M. Un Tel ne devait pas passer la nuit. Il s'éteignit à l'aube sans avoir repris conscience. Le lendemain matin, Mme Une Telle était veuve." Eh bien, c'est du Theuriet tout pur. On a dit que vous écriviez comme Giraudoux. Je ne suis pas d'accord. Moi je dis : Theuriet. Oh ! mais c'est que Theuriet est un auteur considérable. *La Maison des deux Barbeaux*, *La Sœur de lait*, ce sont des livres importants. Il faut que vous les lisiez le plus tôt possible." En prononçant ces paroles que l'homme interpellé écoutait sans paraître bien certain s'il fallait les prendre pour une critique voilée ou pour le plus vif éloge qu'il eût jamais reçu, Jean Paulhan inclinait la tête sur l'épaule, avec un air de mansuétude et de bienveillance sur lequel le coin droit de ses lèvres, retroussé comme une impertinente virgule, posait une touche de presque insaisissable ironie. »

C'est le 1^{er} janvier 1953, après huit ans d'interruption, que parût le premier numéro de la *Nouvelle N.R.F.* les textes, signés Paulhan, Arland, ainsi que de leur proche collaboratrice Dominique Aury, font référence aux principes qui, dans le passé, ont présidé aux destinées de la revue. Tradition donc, mais aussi innovation, envisagée dans une perspective d'avenir, que Paulhan va effectivement assurer durant un peu plus de dix années.

Les réactions, de la part des autres revues, s'avérèrent : impitoyables, tout particulièrement venues de *La Table Ronde* où Mauriac, dans son "Bloc-Notes" se déchaîne, n'hésitant pas à parler du reste de tendresse (!) qu'il nourrit à l'égard de "la chère vieille dame tondue, dont les cheveux ont mis huit ans à repousser"... le ton, comme on le voit, est donné, féroce.

Toujours est-il que le trio, Paulhan, Arland, Aury, battant pavillon Gallimard, va, durant les années à venir, faire florès.

Vialatte ne s'y trompe pas, qui, dès le mois suivant (février 1953), à sa manière, inimitable - et c'est ainsi qu'Alexandre est grand - dans le journal Clairmontois, *La Montagne*, embouche les trompettes de la renommée pour annoncer, à ses lecteurs auvergnats, la gloire retrouvée de son ami Paulhan :

« Jean Paulhan, écrit-il, vient de ressusciter cette Nouvelle Revue Française qu'il dirigeait avant la guerre. C'est un événement littéraire français et même européen. Jean Paulhan est le Pape de nos Lettres...

La grandeur de Jean Paulhan est d'avoir aimé les causes perdues : la France de septembre 14 et celle de juin 40, le droit bafoué en 45.

C'est un grand monsieur. On peut l'aimer avec ce que le cœur a de plus chaud et ce que la raison a de plus froid. Ancien traqué de la Gestapo, grand lauréat de la Résistance, il a su se brouiller violemment avec elle, quand il y a vu la justice engagée. Ce qui n'est pas du premier venu ; il est beau de n'être jamais dans le camp du vainqueur, en se référant au dictionnaire, ce qui ne ressemble qu'à lui. Les grandes violences viennent d'ailleurs souvent des esprits plus nuancés ; ce sont eux qui sentent le plus fort que ce n'est pas parce que l'adversaire à tort qu'on a nécessairement raison ; non plus d'ailleurs que parce qu'on a tort l'adversaire peut chanter victoire. Mais nous vivons de ces quiproquos.

Jean Paulhan aime les souligner dans la vie, dans l'art, dans le langage. Il en est né tous ces petits livres irritants qui vous glissent du poil à gratter entre le cuir et la chemise et qui sont faits à la façon des puzzles. Ils défendent tous la probité intellectuelle, parfois la probité tout court. Jean Paulhan aura eu le souci courageux et même la coquetterie de déplaire. C'est la bonne façon de plaire à peu. Et cependant il a trouvé, guidé, lancé toute une époque, "mangé" une génération qui a voulu enterrer l'emphase et découvrir des îles nouvelles.

Curieuse chose, à travers tant de critique et de bon sens, la poésie dépasse, on ne sait trop comment, par les images et les sous-titres, comme des bouts de laine derrière une tapisserie. D'autres fois, elle fait corps avec l'œuvre. Ainsi, ces "causes célèbres" ont l'air d'être faites d'une matière glauque où se reflète on ne sait quoi de plus vaste, un au-delà de la chose racontée. L'histoire commence une fois finie. Enfin, dans ses grands plaidoyers, quand il se mêle de la chose publique, par la majesté du sujet, par l'objectivité, le scrupule, le sérieux et par l'envergure du sujet, la rigueur d'un style impeccable, il atteint chaque fois la plus haute éloquence. Entre deux guerres qu'il a faites avec "application", pour employer son expression pudique, il a été dans une grande proportion comme le secrétaire général de la littérature française, il lui a imprimé sa courbe. Il a parlé gravement des choses minuscules et

aimablement des grandes choses : on n'est pas un honnête homme à moins. Il n'a jamais sacrifié au public ("celui qui connaît le lecteur, dit Nietzsche, ne fait plus rien que pour le lecteur. Encore un siècle de lecteurs et l'esprit même sentira mauvais"). Il n'a jamais servi que les lettres et la patrie, avec évidemment ce qu'il faut d'ironie et de plaisir désintéressés. Volontiers dérangé par les grands événements, comme Caton par l'idée fixe de Carthage, puis retournant à sa compétence comme l'autre, entre deux maximes, à sa marotte et à ses additions, il a eu l'existence d'un citoyen de Plutarque, une de ces vies pour oraison funèbre qui amènent d'elles-mêmes la citation latine et la réminiscence classique... »

D'un mot, Vialatte vient de nous mettre sur la voie, chez Paulhan, de *constantes*, celles qui lui viennent de sa "latinité". Qui se traduit déjà dans l'admirable graphie de ses manuscrits, disons plus justement : calligraphie.

Ses correspondants l'on noté : le dessin de son écriture, sur l'enveloppe qu'ils recevaient de lui, était déjà un cadeau. Et, dans l'hommage de la revue (1^{er} mai 1969, n° 197), Daniel Boulanger caractérise fort bien cette écriture qui, de 1914 à 1968, est demeurée inchangée, régulière, sans avoir aucunement bougé. Pas à pas, sûre de soi. En terrain conquis. Pas de caracoles, mais l'installation, l'aqueduc et la grammaire. Bref, le pas des légions ! l'origine nîmoise (*Col. Nem.*).

Écriture, dont chaque mot, comme le dit Franz Hellens (*loc. cit.*, p. 732), tracé d'un calame de *scriptor* inspiré, digne d'un parchemin à jamais introuvable, représentait aux yeux du lecteur privilégié une solution, dont Paulhan lui paraissait détenir le secret.

Un échantillon, ci-joint, suffira à illustrer cette magnifique graphie qui, durant plus d'un demi-siècle, fut la sienne *ne varietur*. Fragment emprunté à une lettre expédiée, le mardi 3 août 1965, depuis Boissise le Bertrand, où Paulhan séjournait alors chez Dominique Aury, 7, rue François-Rolin, à Madame Crumière (*Choix de lettres*, III, p. 254).

eh bien oui, je vais
mieux. Et même bien
mieux. (A vrai dire, très
prudent, ne bougeant
guère de Boissise). Mais
songez que j'ai passé
quatre-vingts ans. A cet
âge, est-il raisonnable
de faire des efforts, pour
gagner quoi ? Cinq ou
six ans de vie.

Ecriture indéniablement superbe, qui véhiculait toujours un propos précis où chaque terme s'imposait sans concurrence. Une syntaxe faite de raccourcis, d'ellipses, de dissymétries calculées, à la fois rigoureuses et nourries des brusqueries d'un débit familier, conférant au discours, sans intermédiaire, une forme achevée, offrant au lecteur attentif, subjugué, le spectacle d'une rhétorique saisie à la source.

Roger Caillois, perspicace (toujours dans le numéro d'hommage déjà cité, p. 737) explicite avec justesse ce que fut le mouvement de sa pensée :

« La logique chez lui ne consistait pas tant à découvrir la faille d'un raisonnement qu'une aptitude à en modifier, sinon à en inverser les données. Il ne cherchait pas à montrer que le problème était mal posé, mais plutôt qu'on pouvait le poser autrement et que, pour bien en saisir le sens, il convenait d'en admettre et d'en considérer simultanément des énoncés symétriques et contraires. Sa réhabilitation de la rhétorique, en face de la surenchère d'originalité qu'il nomme heureusement terreur, repose tout entière sur cette démarche. Ainsi de la plupart de ses analyses, qui commencent par une sorte d'axiomatique, où des remarques inattendues infirment ou corrigent les évidences accréditées, les remettent en question, invitent la pensée à frayer des itinéraires inattendus. S'il dénonce une opinion erronée, c'est le plus souvent parce qu'elle repose sur une appréciation incomplète des données, parce qu'elle ignore un aspect de la réalité décisif, mais si manifeste qu'il passe inaperçu, qu'on ne pense pas à en tenir compte. Telle la dame dont il rapporte qu'elle était persuadée que l'iguane est un animal lent et gauche, alors qu'il est un des plus

prompts ; sa fuite : un éclair vert. "C'est qu'elle n'en avait jamais vu qu'empaillés",
explique-t-il."



IV

Nous venons de voir que Paulhan avait passé le cap de ses 80 années auprès de Dominique Aury, vivant le plus souvent, depuis longtemps, auprès de cette dernière, en Seine-et-Marne, à Boissise-le-Bertrand, près de Melun.

En 1951, Sala, sa première épouse, mère de leurs fils Pierre et Frédéric, s'était éteinte, à Paris, tenant toujours, malgré ses infirmités, une petite librairie. Germaine, elle, à peu près dans le même temps, vit la maladie de Parkinson, dont elle était atteinte, inexorablement s'aggraver et dut s'aliter pour toujours dans sa chambre de leur appartement, rue des Arènes (elle ne devait s'éteindre qu'en 1976).

Chez Gallimard, auprès de Paulhan et Marcel Arland, dès la reprise de la revue, une jeune femme fut choisie pour occuper le poste de secrétaire générale, Anne Desclos, née à Rochefort le 23 septembre 1907, connue désormais sous le pseudonyme de Dominique Aury. Le grand public la découvrira plus tard sous un autre "pseudo", celui de Pauline Réage, auteur de *Histoire d'O*.

Le nom de Dominique Aury, pour les amateurs de la chose littéraire, restera lié au monde de la vie des lettres de la seconde moitié du XX^{ème} siècle (elle s'éteindra le 26-27 avril 1998). *La Nouvelle N.R.F.* lui a dédié un hommage dans son n° 550 de juin 1999 (p. 153-193) ; elle a par ailleurs confié de précieux souvenirs au numéro consacré par la revue *L'Infini* (n° 55 – 1996) à Jean Paulhan. C'est à ces propos, ainsi intitulés, qu'il est nécessaire de venir, mais après avoir écouté Jean Grosjean nous parler de celle auprès de qui il a lui-même longtemps travaillé :

« Elle avait l'art d'habiter les textes classiques même ceux du moyen âge et aussi bien les audaces des contemporains mais avec une particulière disponibilité pour l'étrangeté des étrangers. Bilingue avec ferveur elle avait la passion de traduire, elle savait faire entendre le génie anglais par le génie français. De là lui venait d'accueillir si fraternellement les univers des autres langues.

Mais de dire : La poésie je n'y connais rien. Elle avait pourtant traduit, et même écrit, des poèmes. Quand on la poussait dans ces retranchements-là elle finissait par citer : La poésie se doit de donner le frisson.

Quant à si bien circuler dans le narratif je ne sais si c'était la cause ou la conséquence de sa façon d'être à l'aise avec les insupportables originaux qui fleurissent sur les franges de la littérature autant qu'avec les hauts personnages du monde ou les gens ordinaires ou humbles. Elle avait pour tous une politesse discrètement chaleureuse et une indulgente perspicacité. Les enfantillages des humains ne la dupaient pas. Elle s'adressait à ce que chacun cache ou ignore de soi. Cette espèce de court-circuit lui donnait une élégante distance avec votre façade. Telle était son aptitude pour la réalité de la vie.

A Malakoff son grand vitrage était attentif à un carré de verdure et d'oiseaux. Elle a de plus en plus fréquenté sa campagne de Boissise. Elle y allait malgré la migraine. Au besoin elle s'arrêtait en route pour s'étendre un instant sur le bas-côté.

Plus frêle et avec moins de mémoire mais non moins de courage et d'amitié, elle s'est acheminée vers une sorte de communion avec cette part de la vie qu'est l'absence. »

Quant à Dominique Aury¹, il n'est, pour nous, que de suivre son itinéraire :

« Je suis devenue journaliste dans les années trente, grâce à Thierry Maulner. Je travaillais à *L'Insurgé*. En comparaison, *L'Action Française* était une feuille civilisée. Il y avait aussi un grand garçon mince, qui marchait lentement, qui dans son bureau était assis avec une couverture sur les genoux : Maurice Blanchot. C'est à cette époque que j'ai pris mon pseudonyme. Aury vient du nom de ma mère dont le nom de jeune fille était Auricoste. Dominique, c'était pour qu'on ne sache pas s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon. Je n'assistais pas aux réunions éditoriales de *L'Insurgé*. Un jour, quelqu'un a demandé : "Dominique Aury, apportera-t-il ou apportera-t-elle son article pour le numéro suivant ?" Pendant très longtemps, personne ne m'a repérée et c'était très bien.

¹ Vient de paraître *Dominique Aury* par Angie DAVID, Editions Léo Scheer, 2006, 560 p.

Au moment de la guerre, j'étais repliée à la campagne, et je voulais faire quelque chose. J'ai écrit trois articles, sur la façon de se servir des peaux de lapins, sur les midinettes et sur la manière de confectionner des robes de chambre matelassées. J'ai envoyé le tout à un hebdomadaire féminin qui s'appelait *Tout et Tout*. J'ai reçu une lettre de convocation et j'ai alors rencontré le directeur de ce petit organe de presse, un Belge qui s'appelait Georges Adam. Il m'a engagé avec une mensualité pour rédiger des échos. C'est lui qui m'a vraiment appris le métier de journaliste, me faisant revoir mes copies des dizaines de fois. Je ne me suis pas découragée et nous sommes devenus très bons amis. Lorsque les Allemands ont gagné la guerre, on a fait comme si de rien n'était, jusqu'à ce que le journal soit interdit. Georges Adam est passé dans la clandestinité, et c'est lui qui a assuré la diffusion des *Lettres françaises* pendant toute l'Occupation. Il m'a embauchée. On m'apportait les journaux et les enveloppes. Je mettais les uns dans les autres, et je les postais. Ce n'était pas plus dangereux qu'autre chose. Il fallait seulement être vigilant. Je me sentais bien dans la clandestinité, qui était un jeu tout à fait passionnant. Ceci dit, des filles - dont j'ignore aujourd'hui encore le nom - qui distribuaient aussi les journaux, ont été arrêtées et déportées.

Je connaissais le nom de Paulhan avant la guerre, car il se trouvait qu'il était très lié avec deux ou trois personnes de l'Office National des Universités où mon père travaillait, boulevard Raspail. Paulhan apportait lui-même des numéros de *Mesures* dans cet organisme. Mon père me rapportait chaque fois un exemplaire de cette revue : "Ça, c'est pour toi, c'est de la littérature beaucoup trop intelligente pour moi."

J'ai été amenée pendant l'Occupation à lui passer quelques exemplaires des *Lettres françaises* clandestines dans une enveloppe en lui disant de ne pas les donner à n'importe qui. C'était dans son bureau, à la *N.R.F.* Il m'a regardée et n'a pas bronché. J'y suis retournée le lendemain, il m'a demandé si je ne pouvais pas servir

de boîte aux lettres. Comme ça. Vivant chez des amis, j'ai dû refuser, pour ne pas les mettre en danger.

La *N.R.F.* était alors installée à un étage qui n'existe plus maintenant. C'était au deuxième étage, sous les toits. Le bureau de Paulhan était tout petit. S'y entassaient Léon-Paul Fargue, Bernard Groethuysen, Germaine Paulhan et Paulhan lui-même. J'entrais, Paulhan me donnait deux ou trois textes que j'allais lire debout dans le couloir : "Vous me direz ce que vous en pensez." Je fais toujours ce qu'on me dit. Il voulait voir ma réaction. Il me testait, non sans malice, mais avec beaucoup de gentillesse. Alors je rapportais les textes en disant que je les trouvais ineptes, ou très bons selon les cas. Il me regardait : "Vous en êtes sûre ?" Alors, je répondais oui, et il disait : "Ah bon." Et il m'en donnait un autre. Je trouvais cela très drôle.

Un jour que je me trouvais dans le couloir à lire un de ces textes, je vois un grand jeune homme sortir de la porte du fond puis revenir dans son bureau. Je suis allée voir Paulhan et je lui ai demandé qui était-ce : "Comment, vous ne connaissez pas Drieu ?" Figurez-vous que j'ai découvert en lisant les lettres de Paulhan qu'il m'avait proposée à Drieu pour l'aider dans son secrétariat. Paulhan lui disait que j'étais méthodique, moi qui ne le suis jamais. Drieu aurait répondu : "Ah non, pas de femme !" Paulhan aimait bien Drieu. Mais surtout, il n'a jamais été contre le fait qu'on publie quelque chose. Un texte, ça doit être publié. Le diable le publie, alors on le publie chez le diable. Un écrivain doit être publié.

Il est possible qu'il ait lui-même donné quelques textes à *Comoedia* pour dédouaner ses amis qui en faisaient autant. Il y avait par exemple Marcel Arland qui collaborait à *Comoedia*, mais aussi Paul Valéry, Jean Cocteau. Montherlant, Audiberti, Jacques Copeau, Jean Grenier, et j'en passe. Après la guerre, Paulhan a essayé pendant des années de sortir de son pétrin René Delange qu'il aimait beaucoup. Delange voulait fonder un nouvel hebdomadaire, où je devais tenir la chronique des romans. J'ai assisté à un tas de réunions, mais cela n'a jamais marché. On n'a jamais permis à Delange de faire quoi que ce soit.

La probité intellectuelle de Paulhan est quelque chose d'admirable, mais mentir ne lui semblait pas très important. Je me souviens, plus tard, lui avoir dit au cours d'une conversation : "Mais vous avez menti". Et lui de répondre : "Oui, et alors ?"

J'ai moi-même fait partie pendant l'Occupation de la commission de contrôle du papier. Elle était présidée par Bernard Faÿ qui s'est ensuite enfui en Suisse, que je n'ai jamais vu de ma vie, et qui avait comme secrétaire générale une certaine Marguerite Donnadiou¹. J'étais alors très amie avec elle. Je l'ai perdue de vue quand cette commission a été supprimée. Notre rôle consistait à voter pour des livres qui avaient été acceptés par des éditeurs et pour lesquels ils réclamaient du papier. Je me rappelle avoir lu avec admiration deux ou trois cahiers écrits à la main d'un écrivain dont il me semblait avoir déjà lu quelque chose mais dont le nom de signature ne me disait rien : Louis Poirier. Il s'agissait d'*Un beau ténébreux* de Julien Gracq. Je me souviens également d'avoir voté pour un livre de Robert Desnos et l'avoir rencontré le jour même sur le pas de la porte de chez Gallimard. Je lui ai annoncé que son livre allait pouvoir sortir. Il a été arrêté le lendemain matin.

Pendant la guerre, j'avais lu fidèlement *Je Suis Partout*, et je dois dire qu'il y a deux ou trois articles de Brasillach ou de Rebatet qui m'ont paru ignobles. Je n'ai jamais pu le dire à Brasillach. En revanche, j'ai eu l'occasion de connaître Rebatet, dont Paulhan m'avait confié la lecture du manuscrit qu'il avait écrit en prison. On m'a donné ce manuscrit un après-midi. Je l'ai lu jusqu'au lendemain soir, nuit comprise. Je suis la première lectrice des *Deux Etendards*. Plus tard, lorsque j'ai rencontré Rebatet, je lui ai dit que son livre était admirable mais que ses articles, pendant la guerre, étaient abjects. Il m'a répondu : "Ce sont des cons, ils ne m'ont pas fusillé. – Oui, vous ne l'auriez pas volé."

¹ Marguerite Duras

Paulhan était très fâché lorsqu'on n'était pas plein d'admiration pour ce qu'il faisait. En revanche, il n'a jamais eu peur de rien, ni d'être mis au ban, ni de se faire insulter. Cela lui était complètement égal. Il était très tranquille. C'était d'ailleurs étonnant. Au moment de la sortie de sa *Lettre aux directeurs de la Résistance*, en 1952, nous étions allés tous les deux en Guinée, invités par un écrivain qui avait eu le Prix de la Guilde du Livre pour laquelle je travaillais. Vous n'imaginez pas le tas de lettres d'insultes qu'il a trouvé à son retour. Il était stupéfait. Ça l'a d'ailleurs rendu encore plus combattant.

Il avait en horreur tous les fanatismes. Qu'ils soient politiques, religieux ou artistiques. Il ne pouvait supporter que l'on condamne quelqu'un à cause d'une différence d'opinion. Cela le mettait dans des colères froides. C'était un tempérament violent. La violence contrôlée des méridionaux protestants. Ils deviennent tout pâles, et l'on sent qu'ils vous tueraient facilement.

Du fait que j'avais participé à la diffusion des Lettres françaises et que j'avais travaillé avec Georges Adam, j'ai continué à travailler pour ce journal quand il est sorti de la clandestinité. J'avais une double fonction : je lisais les journaux anglais pour y pêcher des nouvelles, et je faisais des interviews. J'ai interviewé un tas de gens, à commencer par Paulhan. Je me souviens de Martin-Chauffier qui rentrait de déportation. Je me souviens aussi de Louis de Broglie à l'occasion de son entrée à l'Académie. J'étais accompagnée par Bernard Milleret qui dessinait de très bons portraits. Il faisait également de très belles sculptures. J'interrogeais aussi les écrivains qui venaient d'avoir un prix littéraire. Une fois, j'interroge une fille à propos d'un livre dont j'ai oublié le titre et que Chardonne avait défendu. Il avait lu mon commentaire et m'avait écrit une lettre avec ce post-scriptum : "J'avais pris le soin de ne pas lire ce livre pour mieux pouvoir le défendre." Une révélation sur les mœurs éditoriales en un seul paragraphe. »

Attaché au sort de la *Nouvelle N.R.F.*, Dominique Aury participait de plein droit au fameux Comité de Lecture, institution "Gallimardienne" s'il en fût. Michel Mohrt a su en parler avec humour dans "Ma vie à la N.R.F." (2005) :

« ... Jean Paulhan parlait le premier. Il se tenait debout. Je crois qu'il portait un corset : sans doute voulait-il aussi le mettre à la littérature. J'entends sa voix haut perchée, un peu précieuse et où, dans les fins de phrases, perçait un léger accent chantant du Sud-Ouest. Il parlait d'un poète belge. Il me semble que Jean Paulhan avait une prédilection pour les poètes belges. Il les trouvait "sympathiques", parfois "très épatants" et terminait l'étude de l'œuvre proposée en déclarant que "ce n'était pas grand-chose". Le numéro amusait toujours et l'on voyait un sourire sur les lèvres de Gaston. C'était au cours de la séance du Mardi du Comité de Lecture.

Dominique prenait ensuite la parole. Elle parlait d'un roman avec l'intelligence et la finesse que l'on admire dans les textes qu'elle a rassemblés dans *Lecture pour tous...* »

« Je tiens à rendre hommage, poursuit-il, à cette grande dame des Lettres dont le nom est définitivement associé à celui de la N.R.F. Qu'elle parle de Chateaubriand, "vicomte presque pour rire", de Rancé, de Colette, de Benjamin Constant, la sûreté de son jugement éblouit. L'étude de l'œuvre conduit Dominique Aury à porter un jugement moral et elle va du particulier au général avec une intrépidité qui fascine. On tirerait de ses études littéraires un recueil d'aphorismes : "Les actes laissent des traces moins profondes que les rêves", "La vie qui est au grand jour, une fois le jour écoulé n'intéresse plus personne", "Les secrets ne périssent pas. Ce sont les secrets qu'on veut voir, ce qui se passe dans la maison lorsque les portes sont refermées sur ceux qui les habitent, et qui se croient abrités et libres", "On regarde un supplice qui n'en finit pas, écrit-elle à propos de Benjamin Constant dans son *Journal*, mais on écoute de toutes ses forces pour entendre à travers les cris ce qui n'échappe qu'aux âmes que tous les supplices, la vérité de la honte, du remord, du désir, du désespoir."

Je ne peux m'empêcher d'entrevoir dans ce texte le sens caché d'un roman célèbre, resté longtemps inavoué, mais dont l'auteur - une femme - a révélé son nom.

L'érotisme n'est-il pas l'une des façons les plus sûres de vaincre la Terreur en la mettant comme au service de la rhétorique ? Le baroque ne faisait pas peur à

Dominique. La préciosité non plus. Pourquoi pas l'érotisme ? »

Nous savons aujourd'hui qu'*Histoire d'O* est le résultat d'un défi, lancé par Jean Paulhan à Dominique Aury, qui le releva.

« Il y avait un an qu'elle était secrétaire générale de la *N.R.F.* - et on la savait intimement liée à Jean Paulhan, le directeur de la revue - lorsque Jean-Jacques Pauvert publia *Histoire d'O*, un court roman sado-masochiste signé Pauline Réage et préfacé par Jean Paulhan, dont on connaissait l'intérêt pour l'œuvre de Sade. Immédiatement, Paulhan est soupçonné d'être l'auteur du texte racontant les plaisirs d'une jeune femme qui aime se faire fouetter et enchaîner. Certains pourtant avancent l'hypothèse de Dominique Aury, relevant que Pauline Réage est à une lettre près l'anagramme de "Egérie Paulhan". Toutefois, très vite, c'est plus la question de la censure que celle de l'auteur qui préoccupe les défenseurs de ce texte où ils voient un geste de liberté littéraire et morale. Le livre obtient le prix des Deux-Magots 1955, mais il est saisi dans plusieurs pays. Pendant des années, il est interdit à l'affichage et à la publicité, on le vend (très bien) sous le manteau, on le traduit - clandestinement parfois -, jusqu'à ce qu'il devienne un classique de la littérature érotique (aujourd'hui disponible dans Le Livre de poche), dont il est convenu de louer les qualités de style avant même de l'avoir lu.

Pauline Réage a parlé quelquefois, notamment avec la romancière Régine Deforges (*O m'a dit : entretiens avec Pauline Réage*, réédité chez Pauvert, en 1995), mais Dominique Aury n'a pris la parole qu'en 1994, à quatre-vingt-six ans. Dans l'entretien du *New Yorker*, elle affirme que *Histoire d'O* fut écrit comme une "lettre d'amour à Jean Paulhan" : "Je n'étais pas jeune, je n'étais pas jolie. Il me fallait trouver d'autres armes. Le physique n'était pas tout. Les armes étaient aussi dans l'esprit. "Je suis sûr que tu ne peux pas faire ce genre de livres", m'avait-il dit. Eh bien, je peux essayer, ai-je répondu." Elle explique que Pauline a été choisi en hommage à Pauline Borghese et à Pauline Roland (une féministe) et que Réage a été trouvé par hasard, dans un registre immobilier. Quant à l'héroïne, elle s'appelait à l'origine Odile, prénom d'une amie de Dominique Aury à laquelle il était "difficile d'imposer toutes ces choses". On n'a donc gardé que l'initiale, O. L'année suivante

(voir son entretien avec Hector Bianciotti dans "Le Monde des livres" du 24 mars 1995), Dominique Aury évoquait le rapport qui existait à ses yeux entre "*O et les mystiques*" et ce qu'elle définissait comme "*le pur amour*" : "*L'amour nous rendrait-il esclave ? Evidemment. Si on n'est pas esclave, ce n'est pas très sérieux (...) C'est une manière de se perdre, de s'abandonner ; une façon d'être délivré, ce n'est pas autre chose.*" »

(Le Monde des Livres, 2-3 mai 1998)

Avant de quitter Dominique Aury, nous ne pouvons que faire nôtre la page que lui dédie Guy Rohou (p. 177) dans l'hommage du numéro 550 de *La Nouvelle N.R.F.* de juin 1999 :

« Inséparable de Jean Paulhan et de Marcel Arland, habitée comme eux par le même amour de la littérature, le service à donner à la *Nouvelle Revue française*, peut-être manque-t-il à Dominique Aury - ce qui serait justice rendue - d'être reconnue comme écrivain à part entière. Combien peu, je crois, connaissent *Lecture pour tous*¹, recueil d'essais consacrés à des écrivains français (exception faite de Longus et Lewis Carroll) que Dominique Aury aborde avec une curiosité brûlante. L'attention qu'elle porte à l'œuvre se nourrit de la sympathie qu'elle éprouve pour celui, ou celle, qui tient la plume : le masque des jours n'est jamais si bien, ou si mal posé, qu'il ne laisse filtrer un liséré de vie dont s'éclaire parfois le texte. On n'ôte rien aux "grands accords de violoncelle et d'orgue" des *Mémoires d'Outre-Tombe* si l'on essaie de retrouver la trace du vicomte, quelque part entre Combourg et la Trappe où Rancé se retire. Des écrivains mal aimés, Cazotte ou Maurice Scève, Dominique Aury nourri l'œuvre de sa soif de lire autant que de son savoir d'écrire. Echange et commerce, c'est le va-et-vient entre la plume de l'un et le regard des autres. Le sous-titre donné à la chronique consacrée à Benjamin Constant pourrait définir ce que Dominique Aury recherche, et nous livre : *le versant caché.* »

Quant à Paulhan, signataire de la Préface à *Histoire d'O*, publié par J.-J. Pauvert, il s'en explique à Rolland de Reneville, en ces termes, dans une lettre de déc. 1955 :

¹ Dominique Aury, *Lecture pour tous* (Editions Gallimard, 1958) et tome II (1999).

« Mon cher André,

Je le vois bien, c'est sur le fond que nous différons. Que vous dire ? Voici en tout cas ce que je pense fortement : c'est que l'amour, s'il est parfaitement intense et pur, n'a rien à craindre des aventures, des difficultés, des variations du sexe. C'est qu'il n'a même pas à se dissimuler ces détails. C'est qu'il n'est rien de réel (la réalité fût-elle de l'ordre du rêve) qu'il ait à redouter. C'est qu'il peut traiter ces variations comme des signes (qu'il emplit d'un nouveau sens), bref comme une algèbre plus ou moins ardue - mais dont les équations n'offrent pas des gênes beaucoup plus graves qu'une géométrie de la quatrième dimension, ou un problème topologique. Ainsi de l'*Histoire d'O*. C'est là ce que je voulais donner à entendre dans ma petite préface. Peut-être aurais-je dû marquer le problème - et du même coup la solution - d'une manière plus explicite.

Mais j'aurais voulu y jeter mon lecteur plutôt que le lui expliquer. Mais j'aurais voulu l'*être* plutôt que le dire. Il m'a semblé - il me semble encore - qu'il y suffisait de traiter de façon parfaitement décente un récit parfaitement indécent. »

(Choix de Lettres, III, p. 143)

« Je crois que Paulhan a été amoureux de Jouhandeau. Il n'y a qu'à voir le ton de ses lettres », nous assure Dominique Aury, qui poursuit : « Sans qu'il n'y ait rien eu de physique entre eux, c'était un amour évident, éclatant, le style de ses lettres a changé dès l'instant où je suis entré dans son existence. Cette activité amoureuse a changé d'objet par hasard, c'est tout. »

Effectivement, dans le *corpus* des lettres de Paulhan à Jouhandeau, tel que l'offre le *Choix des Lettres*, de mai 1926 à 1965, on perçoit quelque chose de cet attachement amoureux, de type platonique, mais bien réel : « L'esprit en général, oui ; et le tien en particulier - dont tu peux bien imaginer ce que dirait un psychanalyste, ou un psychologue : cet accident de la lèvre (qui te rend aujourd'hui si beau) source évidemment dans ton enfance, de refoulements, d'humiliations, de douleurs - d'où naît ce monde de l'âme, où tu es seul roi. » (lettre de mars 1934, I, p. 316)

Il n'est que d'être attentif, ainsi que le recommande Dominique Aury, au ton de ces lettres, pour être persuadé de la force émotive du sentiment, chez Paulhan, à l'égard de son ami.

Au temps de la N.R.F. de Rivière, c'était Gide qui tenait la place centrale au cœur de la rosace des auteurs-maison. Pour Paulhan, c'est à Jouhandeau qu'échoit, dès 1926, cette place privilégiée. Il n'hésita pas à le lui confier un jour (oct. 1936, I, p. 417) : « Il me semble qu'il est à la N.R.F. une place qui t'appartient, que tu es seul à occuper, d'où rayonne quelque chose sur les autres pages. »

Avec cet ami, au cours des décennies, il n'aura cessé de revenir aux questionnements les plus essentiels :

"Cher Marcel

avril 1933

Ce que je voudrais un jour savoir de vous, c'est pourquoi vous croyez en Dieu je veux dire de quelle manière, dans quel ordre ; et si par exemple vous êtes frappé d'abord de l'existence de l'absolu, qui prend ensuite pour vous cette personne. Ou bien si c'est Dieu d'abord...

Il n'est sans doute rien d'aussi humiliant qu'une discussion ou conversation entre croyant et incroyant où il est sûr que ce n'est jamais d'une même chose que l'on parle. Mais je voudrais entendre trois mots que vous vous diriez à vous-même. (Et si vous me répondez que ces mots et bien d'autres vous les avez dits à haute voix et que j'ai pu les lire, que vous demanderais-je de plus ?) . »

ou encore, ce billet :

Vendredi [20 mars 1936]

« Je crois qu'il y a en nous tous un grand désir de mourir qui nous prend subitement comme une fièvre, comme une folie : c'est pour n'en laisser rien soupçonner à ceux qui pourraient le mieux le deviner dans leurs yeux, que les mourants se détournent de ceux qu'ils préfèrent.

A moi aussi, ces heures passées dans ta chambre m'ont fait un grand bien.

Je t'embrasse ; je vous embrasse tous deux.

Jean »

et cet autre :

« Je n'ai pas eu le bonheur d'avoir une éducation religieuse : je veux dire que j'ai passé une grande partie de ma vie (que j'aurai passé, plutôt) à découvrir ce que tu as su, presque à ta naissance : c'est que tous les hommes ont la même âme. C'est une découverte à côté de quoi le reste ne compte plus guère... »

(*Choix de lettre*, I, p. 291, 367, 415)

Les prises de position, irrecevables, de Jouhandeau, exprimées, dès 36, dans une série d'articles violemment antisémites ; plus tard, son attitude plus que favorable à la collaboration avec l'occupant (voyage en Allemagne, octobre 41), contristèrent Paulhan.

Aux approches de la Libération, Jouhandeau et sa femme Elise, coupable d'une fâcheuse influence sur son mari, très spécialement dans le domaine des options politiques ; elle en viendra à dénoncer Paulhan à la Gestapo, en mai 44, comme "juif" (!), vécurent dans l'angoisse de ce qui les attendait après la victoire. Exaspéré, Paulhan écrit la lettre suivante, en mars 44 :

« Bien cher Marcel,

de ton courage personne (ni surtout moi) ne doute. Mais en ce moment, je t'en prie, n'en parle pas. Ouvre les yeux. Tu n'es pas exposé. Ce n'est pas toi qui es exposé. Ce n'est pas toi qui viens de mourir en prison, c'est Max Jacob. Ce n'est pas toi qui as été tué par des soldats ivres, c'est Saint-Pol Roux. Ce n'est pas toi qui as été exécuté, après un jugement régulier, c'est Jacques Decour, c'est Politzer. Ce n'est pas toi qui es forcé de te cacher pour échapper à l'exécution, à la prison ; c'est Aragon, c'est Eluard, c'est Mauriac. Ce n'est pas toi qui es déporté en Allemagne, c'est Paul Petit, c'est Benjamin Crémieux. Ce n'est pas toi qui es en prison, en cellule, c'est Desnos, c'est Lacôte. Dans un temps où nous avons tous à montrer du courage, tu es le seul, (peu s'en faut) qui ne soit pas menacé, qui mène une vie prudente et paisible. Et je sais trop que tu es incapable de rien faire par prudence, et que tu as cette paix certes sans l'avoir voulue. Mais enfin tu l'as. Ce n'est pas à toi à parler de ton courage, ni même de ton courage à venir (s'il a jamais à venir, ce que je ne crois pas). Bien. Quant au reste, je suis sûr que notre amitié, je suis sûr du moins que la mienne est de taille à résister à tout. »

Effectivement, malgré ces turbulences, graves, l'amitié entre Paulhan et Jouhandeau résistera. Au lendemain de la mort de Paulhan, le chroniqueur de Chaminadour lui rendra hommage en ces termes :

« Etiez-vous son ami, vous aviez beau vous trouver dans une situation indéfendable, qui contrevenait à ses goûts, à ses principes, il n'avait de cesse, après vous avoir couvert de son corps au fort du combat, qu'en se jetant dans le feu ou dans l'eau pour vous sauver. Jean Paulhan était un de ces êtres hors série comme en produisait l'Héllade présocratique. Affleurait parfois chez lui je ne sais quoi de divin. »

(Journaliers, XXIV, p. 108)



V

Interrogé par un lointain cousin, alors qu'il avait à peine dix ans, au sujet de sa vocation à venir, le petit Jean avait répondu : "être malade". Reprenant, vers la fin de ses jours, ce propos, qu'il nous rapporte, il ajoutait : « Aujourd'hui, je m'aperçois à quel point j'avais raison. »

Malade, plus ou moins, Paulhan l'a été toute sa vie, du fait, d'abord, des blessures de guerre et, aussi, par suite de certaines déficiences de nature : poumon faible, nerfs à vif, mal aux yeux, dérèglement cardiaque... et la sciatique, dont il a beaucoup souffert, au point qu'elle lui a inspiré *Les Douleurs imaginaires* (première publication dans la *Nouvelle N.R.F.*, n° 27 du 1^{er} mars 1955, p. 387 et 401).

En voici deux extraits :

« Le vieux docteur, à qui des amis m'ont adressé, est d'origine auvergnate. Mais il tient, d'un long séjour à Pékin, une physionomie proprement chinoise : métaphysique et froissée. A la vérité, il paraît lui-même rhumatisant et ne se déplace qu'avec peine. N'importe ! Je lui montre ma radio, qui trahit aux yeux des spécialistes - et aux miens, par confiance - certain affaissement des vertèbres (ils disent entre eux : effondrement). Il y jette un coup d'œil (un peu rapide) et me dit avec bon sens : "Vous pensez voir votre douleur, mais ce sont vos os que vous voyez." En effet, voilà qui est juste. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Il ajoute : "Si chacun de nous passait à la radio, croyez-vous qu'il n'y aurait pas des pleurs et des grincements de dents ?" C'est aussi mon avis, j'aime ces expressions (chinoises, je pense). Je trouve même que la remarque n'est pas sans me faire quelque bien. Là-dessus, le docteur me fait déshabiller, m'allonge et me commande de tousser. Aussitôt il profite de la distraction où me jette l'accès de toux pour vivement me pousser une aiguille dans le talon, le jarret, les reins. Quand l'opération est finie, et moi délivré de la toux et des piqûres : "Je vous remercie. Je devrai revenir quand ? - C'est inutile, vous êtes guéri. - Ah ! je suis guéri ? Je n'aurai plus mal ? - S'il vous arrive encore de souffrir, ce seront des douleurs imaginaires. »

.....

.

« Il faut avouer qu'il y a, dans des douleurs bien réglées, et qui se produisent à point donné, quelque chose d'attirant. Non pas la douleur elle-même, bien sûr. Qui sait, peut-être la règle et le point donné précisément : certaine façon de s'attendre aux douleurs, et par suite d'imaginer (faiblement) qu'on les dirige. Et si affreuse que puisse être la torture, quel est l'homme normal qui n'a pas, un jour, et mille jours, rêvé d'être torturé ? Quand ce ne serait que pour voir s'il tiendrait bon, jusqu'où il tiendrait bon. Il y a là un curieux sentiment, à la fois d'horreur et de désir – un sentiment qui vous méduse. Et moi, est-ce que je voudrais à présent n'avoir jamais eu de sciatique ? Ah ! je n'en suis pas si sûr. Je n'ose pas en être si sûr. Mais voici où je voulais en venir.

J'ai donc pris de l'aspirine, comme le voulait mon docteur. Pas mal d'aspirine. Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est que les douleurs en effet ont cédé. Moi, je n'en ai pas été beaucoup plus avancé.

Parce qu'il y a une absence de douleur qui n'est pas moins pénible - qui n'est pas moins douloureuse - que la douleur. Je songe à ces moments où la souffrance ne s'est pas carrément déclarée. C'est à peine si l'on en saisit quelques signes avant-coureurs (ou après-coureurs) : une gêne, dans quel exercice ? Une faille, dans quel mécanisme ? Une interruption, de quel courant ? Somme toute, des signes guère plus clairs qu'une écharde qui fond, une étincelle qui s'éteint, un fil qui casse. De sorte que l'on sait, à n'en pas douter, que ce n'est pas fini d'avoir mal. Simplement le mal s'est retiré, dans quelle cachette ? D'où il n'attend que le moment favorable pour fondre sur nous. Alors il s'ajoute aux tourments à venir - qui sont imminents, on le sait, on le sent - une sorte d'angoisse. On souffre de ne pas souffrir... »

On comprend, à relire cette dernière page, que Paulhan - conscient de côtoyer parfois les bords d'un abîme, la folie - ait apprécié plus que quiconque la réflexion de Chesterton : "Le fou n'est pas l'homme qui a perdu la raison ; le fou est l'homme qui a tout perdu, excepté la raison". Aussi Paulhan prétendait-il avoir œuvré, tout autant qu'André Breton s'était appliqué à devenir fou, à cesser, lui, toute sa vie, de l'être.

Le débat permanent, presque héroïque, sans cesse conduit à la limite de la rupture, autour des problèmes du langage et de ses énigmes, ordonné à réinventer la Rhétorique, à montrer que la nature des "fleurs" et autres lieux-communs est d'être extrêmement MOTS, pour qui les refuse, mais profondément PENSEE, pour qui les

accepte (c'est tout l'argument des *Fleurs de Tarbes*). Réflexion critique appelée à se construire à partir d'un donné au mythe vital : pensée/langage. En ce sens, la maxime du mystique de Bagdad, Hallaj, l'avait beaucoup marqué, quand, grâce à Louis Massignon, il la découvrit : "Nos langues se consacrent à exprimer des mots, et c'est de quoi elles meurent". Il y avait là, pour Paulhan, comme une hantise.

Moins tyrannique, mais tout de même insistante, la permanente présence aussi à sa pensée du couple Eros/Thanatos - l'éternel *mysterium fascinosum ac tremendum*. On l'a vu avec l'*Histoire d'O* ("L'érotologie est une œuvre merveilleuse et dont je suis un peu fou", à Jouhandeau, *Choix de lettres* I, p. 316) ; quant à la mort, c'est souvent qu'à ses correspondants il parle du "fort désir de mourir qui nous prend subitement"...

Comment ne pas être subjugué, quand, à votre esprit, s'imposent, d'une présence permanente, de tels thèmes ? C'est pourquoi, à Adrienne Monnier, il apparaît, à l'occasion d'une lecture publique dans sa boutique de la rue de l'Odéon, sous les dehors d'un charmeur de serpents : « Le fil de la voix se dirigeait vers l'idée comme un son de flûte et l'idée ondulait, dressée, tel un cobra ; il semblait parfois que l'idée fit mine de se jeter sur son charmeur... Paulhan se levait vivement, s'écartait un peu, fixait la bête (les crochets n'avaient pas été enlevés, je vous l'assure), puis la voix reprenait, captieuse. » (*Les gazettes*, p. 133)

Il est un troisième thème binaire auquel Paulhan va s'affronter, en 1963, cinq ans avant sa mort. Un peu tard, à notre humble avis, encore qu'il ne soit jamais trop tard pour bien faire. Il aurait dû, me semble-t-il, commencer par cette réflexion dédiée au couple corps/âme ou matière/esprit... cela l'aurait aidé à mieux poser les termes de sa problématique dans les deux autres domaines de "pensée/langage" ainsi que "éros/thanatos".

C'est dans un dossier de quatre lettres, datées du mois de juin 1963, adressées à la comtesse Marthe de Fels, que l'on trouve le suivi de cette préoccupation où l'on constate que Paulhan, tournant le dos à l'option platonicienne, choisit l'attitude d'Aristote favorable à l'unité substantielle du composé humain. Il y a là un présupposé anthropologique tout à fait fondamental, autrement satisfaisant que celui

qui conduit à la vision dualiste antithétique, courante, d'âme/corps. Aussi, importe-t-il pour nous de prendre connaissance du précieux dossier :

Quatre lettres à Marthe de Fels

I

Le 31 mai 1963

« Bien chère amie, excusez ce papier bizarre. Je suis aux champs, et n'en trouve pas d'autre. Je voudrais vous raconter cette "fin des énigmes", avant de tout à fait l'écrire. Alors, donnez-moi un peu de patience, je vous prie.

Il serait incroyable que Perse n'eût pas connu le secret que je cherche (un peu péniblement). Puisqu'il a écrit l'œuvre même, dont je cherche le secret. Il ne serait pas moins incroyable qu'il ne nous eût pas dit - dans la mesure où la chose peut se dire - tout ce qu'il savait, qu'il nous reste simplement à comprendre. Qu'a-t-il dit ?

C'est d'abord qu'il est lui-même assailli d'ambiguïtés, "bilingue entre toutes choses bisaiguës ", parlant dans l'équivoque. Mais quelles ambiguïtés ? De toute évidence, celles d'abord auxquelles l'homme Alexis Léger a eu affaire : l'Asie d'un côté, l'Occident de l'autre ; la puissance *et* le dépouillement ; la parure *et* la nudité.

Plus loin, celles que doit affronter, celles à quoi s'expose tout homme et particulièrement tout poète : le bien contre le mal (d'où suivent l'éloge ou le blâme) le rêve *et* l'action, l'esprit *et* la matière (dans notre cas, l'idée *et* le mot). Et comment échapper à tant d'ambiguïtés ? Ici, Perse nous tend une seconde clef.

C'est, dans l'homme, cet étrange pouvoir dont nous ne sommes pas les maîtres - et tous nos raisonnements et façons de voir, toute notre logique viendrait s'y briser - cette "grande fille", dont les manières diffèrent des nôtres, aventureuse, éprise de son risque jusque dans la mort. Bref, c'est l'âme. Mais qu'est-ce que l'âme ?

Ici, Perse nous tend une troisième clef. (Non, je ne suis pas fier de cette allure méthodique, et scolaire. Mais quoi ! Je ne voudrais rien oublier.)

Lorsque Crusoë, rendu entre les hommes, dont l'odeur est celle d'un abattoir, pleure sous le sanglot des cloches, alors il rouvre le Livre qui lui rend la joie du Ciel et les délices de la Terre : voici qu'il est insensiblement reconquis par son âme.

Quel livre : non, ce n'était pas la *Divine Comédie*, ni le *De natura rerum* que les marins anglais emportaient dans leur sac. Et qu'est-ce donc, pour la Bible, que l'âme ?

Qui n'avait jamais lu la Bible, ou qui l'avait lue (c'est mon cas) légèrement, rencontre ici une surprise : c'est que l'âme dans ce vieux livre n'est point du tout - comme elle semble l'avoir été pour certains Grecs - une fine amande, un noyau de l'esprit ; ni - comme le supposent maints fétichistes - un réduit profond du corps (parfois logé dans le ventre, et parfois dans le sexe). Non, l'âme n'habite pas le corps, elle *est* le corps ; elle n'a pas sa demeure dans l'esprit, elle *est* l'esprit. Elle forme un tout indivisible où le rêve ne diffère pas de l'action, ni l'idée du mot. Et toute ambiguïté s'y trouve abolie.

S'y trouvent abolies, du même coup, les ambiguïtés qui préoccupaient Perse, et entre lesquelles il se trouvait déchiré. Que si le corps, au regard de l'âme ne fait qu'un avec l'esprit, la matière avec la pensée, il suffira donc de soumettre à cette âme - pour qu'elle leur applique le même traitement - ces autres ambiguïtés du rêve et de l'action (le rêve relevant de l'esprit et l'action du corps) du bien et du mal, de la puissance (matérielle) et du dépouillement (spirituel) de la parure et de la nudité. C'est effacer les équivoques, et la "mêlée d'aigles et de ronces".

Cependant, nous est-il possible de *penser* l'âme, d'en former l'idée ? Bref, de penser aux contraires comme s'ils ne faisaient qu'un ? Ah, c'est une autre question. Je vois du moins qu'il est possible de l'approcher par images et métaphores : le vent, les mouvements subtils du sang dans les vaisseaux, du souffle dans les poumons. A quoi saint Léger ajoute : les bassins d'eau lucide, l'âme explosive des goudrons¹.

Mais il ne peut suffire de l'approcher ainsi. »

¹ Cf. Des Villes sur trois modes.

II

1^{er} juin 1963

« Chère Marthe, je continue (si je ne vous ennuie pas trop). Eh bien, le fait est qu'il n'a pas manqué d'auteurs pour tenir qu'une telle pensée était naturelle, et même souhaitable. C'est le Christ, qui dit : "Quand vous tiendrez le dehors pour le dedans, et le dedans pour le dehors, de ce jour vous serez entré dans le Royaume¹." Et Lie-Tseu : "Le sage prend le bien pour le mal, et le mal pour le bien." A quoi Al Junayd ajoute "le passé pour l'avenir et l'avenir pour le passé" ; et l'auteur du Bhagavad-Gitâ : "le projet pour l'acte et l'acte pour le projet, le mot pour l'idée et l'idée pour le mot." Il s'impose ici plus qu'une remarque.

C'est d'abord qu'il s'agit d'une pensée éminemment religieuse ou sacrée, et ce n'est pas un hasard si nous la rencontrons d'abord dans la Bible, et chez des prophètes ou fondateurs de religions : le Christ, les maîtres du Tao, les Soufis, les auteurs inconnus des *Upanisads*. Voilà qui n'est pas pour nous embarrasser, si nous savons depuis Bocace que toute poésie authentique est théologie. Au demeurant les métaphysiciens et les poètes ne se séparent pas ici des prophètes : Nicolas de Cues, Maître Eckhart, Hölderlin voient dans l'identité des contraires l'approche, et comme déjà la présence, de Dieu. C'est le même Dieu que désigne le mot grec *logos* qui signifie, à la façon d'*âme*, à la fois la pensée et les mots.

Il y a plus : nous pouvons savoir en quoi, et pourquoi cette sorte de pensée est religieuse. C'est qu'elle relève d'une pensée - si l'on aime mieux, d'une vue de l'esprit bien plus générale que toute autre, et à proprement parler universelle, qui s'appellerait assez exactement la Totalité, ou l'Unité. Maint penseur, maint poète reconnaît qu'il poursuit, à travers essais, contes ou poèmes, une simplification du monde, telle que les contraires n'y soient plus contraires ; ni, à plus forte raison, les différents, différents. Plus d'une épopée ou d'un roman, qui traite ouvertement d'amour, d'argent, d'aventure, traite secrètement des services que le Diable rend à Dieu ; et le Mal au Bien, jusqu'à se confondre avec lui. Hermès Trismégiste, Platon, Scot Erigène appellent de leurs vœux la fusion de l'homme et de la femme dans l'androgynie. Une même hantise gouverne en ce sens tous les folklores : elle tient que les divisions actuelles du monde ne sont pas dignes de durer.

¹ Evangile selon Thomas, § 47.

Il s'agit d'une hantise secrète, et d'une pensée cachée. Car toute expression précise que l'on en voudrait donner n'éviterait pas de séparer du monde le spectateur qui le juge - introduisant par là dans ce monde une nouvelle division, plus grave encore - en tout cas aussi grave - que toutes celles dont on l'a débarrassé. On ne nous le cache pas. C'est après sept ans d'efforts, dit l'un, que le sage parvient à posséder une telle vérité qui le condamne au silence. Et l'autre : qui saura interpréter mes paroles, ne connaîtra pas la mort. Qui saura... qui parvient... ce n'est pas dire que la vérité en question soit d'un abord facile. Aisée à dire, il se peut. (On l'a vu.) Quant à le penser, c'est une autre affaire. Les savants rangent dans l'inconscient humain toute sorte de hantises, que commandent les lois, les mœurs, les ressentiments. Mais voici un inconscient *inévitabile*, que commande la condition même au mystère, à l'allusion, au silence, touchant l'essentiel de la pensée - et dont les autres ne seraient, au mieux, que la menue monnaie.

Et par quels traits se traduira, à quels traits se trahira la présence d'un tel inconscient ? L'on pourra, j'imagine, relever la trace de son passage partout où quelque objet du monde se verra privé de ses déterminations : de sa différence essentielle. Partout où l'on reconnaîtra un récit sans passé ni présent - pour prendre ces seuls exemples - une épopée sans héros, une louange sans raison, un discours sans parole, une œuvre sans auteur. Mais il est temps de revenir à Perse. Au revoir, chère amie. A demain la fin. »

Jean P.

III

Le 2 juin 1963

« Chère amie, peut-être trouvez-vous que je suis trop long (je le trouve). Mais laissez-moi vous dire ce que nous pensons tous deux. C'est que Perse est un poète *normal*. La poésie cesse avec lui d'être sporadique, et le langage incertain. Il retrouve, sans l'avoir apparemment cherchée, la délectation poétique. Il forme le plan, et trace les grandes lignes d'un langage universel : œuvre étrangement accomplie, et propre à traverser, sans y perdre sa vertu, les écrans des langues diverses. Comme si Perse se trouvait placé, plus que tout autre écrivain, dans le *vrai* de l'expression. Or il semble encore que cette vérité s'accompagne en lui d'une connaissance, et comme d'une révélation, sacrée. Je vois Perse à l'origine d'une

nouvelle littérature, et peut-être d'une nouvelle vie. Bref, on ne saurait examiner avec trop de soin - avec trop de lenteur - l'œuvre de ce futur ancêtre. Je retourne à mes énigmes.

Il me fallait bien, pour en déceler le secret, diviser l'œuvre de Perse en diverses parties, et mon essai en chapitres, correspondant à ces parties. C'est ainsi que j'examinais successivement le genre littéraire dont elle relève - c'était le genre épique ; puis les mœurs¹ dont elle fait montre ; enfin, les éléments mêmes, mots & phrases, qu'elle assemble. Or chacune des études qui s'en suivaient, de premier abord satisfaisante et plausible, n'était pas longue à tourner en erreur et en confusion : l'épopée cessait d'être une épopée, l'éloge tournait au blâme, la métaphore était le contraire d'une métaphore : cette confusion s'aggravait de page en page, jusqu'à imposer à l'œuvre entière, plus loin que genre, mœurs et passions, plus loin même que mots et que phrases, une nouvelle unité inattendue. Voici quel était le sens apparent de cette unité.

L'animation d'une œuvre littéraire tient le plus souvent au jeu des deux éléments contraires, qui s'y combattent : le rêve et l'action, le bien et le mal ; l'inspiration et les mots (qui tantôt la servent et tantôt la ruinent) [Autant de sujets également prêts à perdre leurs qualités naturelles, à revêtir les qualités opposées.]. Or il semblait chez Perse que ces éléments fussent réduits à un seul. Son épopée nous montrait certes des héros, mais c'était des héros sans rêves ni projets, indifférents au succès comme à l'échec : les Pluies, les Neiges, les Vents, les hautes Trombes en voyage. L'inspiration s'y passait de mots et de phrases : "Mon poème, dit Perse, qui ne fut pas écrit." L'éloge n'y laissait pas la moindre place au blâme. "Choses vivantes, ô choses excellentes." Tel, l'aspect apparent et voici quel était l'aspect caché :

C'est que l'élément choisi se trouvait, de façon ou d'autre contenir l'élément refusé. L'éloge n'était pas si décisif qu'il ne parût tenir, entre bien et mal au seul caprice de l'écrivain - et Jouve pouvait écrire, non pas à la légère : "Perse, poète du Malheur essentiel." Ni l'inspiration, si pure qu'elle ne s'associât - quitte à les méconnaître ou à les ignorer - les tropes les plus complexes et les plus subtils. Les

¹ J'entends par *mœurs*, au sens des grammairiens et rhétoriciens, l'ensemble de sentiments et de démarches par lesquelles un auteur gagne la confiance de son lecteur.

neiges mêmes et les pluies avaient une âme : elles venaient laver les vélins, les parchemins et les pierres de la souillure du langage.

Il s'en suit une atmosphère insolite. Perse, qui le reconnaît, s'étonne et semble s'excuser d'être devenu cet homme infesté du songe, "gagné par l'infection divine". Quelle infection ou quel dieu ?

Quel dieu, quelle infection, nous le savons à présent, et qu'*infection* ou que *dieu* sont les mots qui nous servent à nommer un monde sans détails ni divisions, où les contraires mêmes ne font qu'un : si l'on préfère, un monde absolu. Et de ce monde, que nous reste-t-il à dire ? Ceci peut-être : c'est qu'indivisible de face, il nous reste la ressource de le provoquer, de le souffrir, en quelque sorte, de l'apercevoir de biais. Telle, la tâche du poète. Telle peut être la tâche de tout homme qui parle et s'exprime, et sait étayer de cette obscurité fondamentale la clarté de sa parole. (Ainsi les maîtres de l'art disent : si tu veux faire le jour dans ton tableau, commence par y mettre des ombres.)

Ici je me demande une chose encore : c'est si tout ce que je viens de dire n'était pas si évident qu'à peine valait-il la peine de le dire. Croyez à toute l'affection de

Jean Paulhan »

IV

Le 20 juin 1963

« Chère amie, laissez-moi vous écrire deux mots encore. Dont le premier se placerait avant mes lettres de Mai. Le voici.

De l'énigme qui d'abord nous préoccupait, nous n'avons pas tardé, au cours de nos tentatives, à être la première victime : de vrai, parvenant moins à la connaître (ou seulement à en préciser les termes) que nous ne la *souffrions*. Loin qu'une première difficulté - soit touchant le genre littéraire, les mœurs ou le langage de Perse - se trouvât par notre analyse dissipée, elle sortait de l'épreuve aggravée et comme enrichie de nouveaux aspects. Pourtant, nous avons mis toutes les chances de notre côté.

Quelles chances ? Eh bien toutes celles que nous offraient la méthode des sciences, les principes de la logique : bref, les règles "faciles et certaines"¹ qui permettent d'atteindre à la connaissance vraie.

La première de ces règles est de ne jamais rien admettre que l'observation ou l'expérience ne me montrent comme évident - quitte à éclairer par le raisonnement les faits bruts que me proposent cette observation, cette expérience à relever leur constance ou leurs variations. Or nous avons ici sur les sciences de la nature un avantage évident. Le physicien, le chimiste ne prennent des corps qu'ils étudient qu'une vue étrangère. Au lieu qu'un vers, une phrase, une image - si accomplis qu'ils soient, et parfaits objets - ne contiennent rien que nous ne puissions comprendre et à notre tour imaginer. Tout ce qui relève de l'esprit est nôtre (ou nous le semble du moins.) Pas un naturaliste ne serait capable d'inventer une simple grenouille, mais il est donné au critique, au simple lecteur de créer une épigramme, un récit, un poème (bon ou mauvais, c'est une autre question).

Quant aux principes qui gouvernent cette méthode...

Les savants et logiciens ne m'en montrent qu'un, à vrai dire, dont les expressions seules diffèrent. Il est tout simple et paraît à première vue naïf, sinon niais. Cependant l'on m'avertit curieusement, tantôt qu'il exprime une vérité trop élevée pour être possédée par nous autrement qu'à titre précaire, tantôt qu'il offre l'intuition par excellence dont notre intelligence soit capable², tantôt encore qu'il s'agit d'une perception qui supporte toutes les autres³, et sans laquelle elles ne seraient pas⁴.

C'est tout simplement le principe d'identité : un chat est un chat, un sou est un sou, une montagne est une montagne⁵. Le plus étonnant est que l'on prenne la peine d'exprimer de telles évidences. A qui donc en a-t-on, et qui a dit le contraire ? (Voilà, si l'on veut, une nouvelle énigme.)

Le principe, à vrai dire, n'est pas si simple qu'il ne prête à diverses ententes. Il

¹ Descartes

² Aristote

³ Saint-Thomas

⁴ Heidegger

⁵ En fait, les logiciens distinguent entre le *principe d'identité* proprement dit (AA), le *principe de contradiction* (A n'est pas non-A) et le *principe du milieu exclu* (si A majuscule est vrai, non-A ne l'est pas).

s'agit, nous dit-on, d'une loi de la raison. Je le veux bien. Mais dois-je entendre *loi* au sens physique de loi de la nature, ou bien au sens moral de règle à observer ? Les hommes de la métaphysique ni ceux de la logique ne nous apportent là-dessus de grands éclaircissements. Je reviens à mes énigmes.

Chère amie, ici suivent les trois lettres que vous connaissez déjà. (Mais vous aviez sûrement remarqué qu'il leur manquait, en quelque sorte, une tête.) A demain la fin. J'ai été fâché de vous manquer l'autre jour. Quand je suis arrivé à la revue, vous étiez déjà envolée. »

Jean P.

En prolongement de ce difficile débat : matière/esprit, ou corps et âme, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler le propos de René Char (*Pleiade*, o.c., p. 828) :

« Oui, le subconscient, oui l'inconscient, et leur relativité, mais surtout cette ombre droite venue de nous, non imaginaire, et dont nous ne savons pas de quel être ou de quel objet, à son tour, elle est l'ombre. Quand je dis objet, je dis le minimum. Nous ne savons pas à qui elle appartient, de qui elle continue la course, sinon de quelque chose d'irrévélé, de capital en nous. Parfois on lui donne un nom, l'âme. »

Et si "le supplément d'âme", que réclamait Bergson, consistait, pour Paulhan, à avoir privilégié un souci d'authenticité du verbe - qui fut toujours le sien -, allant jusqu'à entraîner une attitude de refus, expression d'une souveraine rigueur à l'égard de lui-même ?

Attitude qui ne facilite pas la lecture de son œuvre. A un spécialiste, René de Solier, elle apparaît comme un "labyrinthe de complexités". C'est dire.

Dans l'ultime décennie de son activité (1958-68) Paulhan avoue être devenu perplexe à l'égard de son effort de linguiste : "Ici commence, note-t-il, mon désespoir d'écrivain" (*o.c.* - Tchou, III, 406).

Désespoir qui devait le conduire du côté des sages, disons *exotiques* : gnose, hermétisme, zen. Toujours, dans l'optique d'un souci de rigueur, tel que l'exprime la page liminaire, datée de 1967, un an avant sa mort, placée, par lui, en tête du tome III dans *Œuvres Complètes* publiées chez Tchou :

« Ces vérités, disait Taine, sont littéraires, c'est-à-dire vagues. Et chacun le répète après Taine. Telle est la misère des Lettres que l'on ne cesse à leur propos d'évoquer le mystère que pour parler d'imprécision, de velléités, de vague. Heureux quand on ne fait pas de l'un et l'autre trait étrangement confondus - je dis *étrangement*, car un mystère peut être précis, et l'imprécision n'est pas nécessairement mystérieuse - l'essence même et la raison de la littérature. Mais qui hésiterait à mener contre une aussi lâche confusion la défense du désespoir ? Je n'y vois rien, pour moi, qui ressemble le moins du monde aux Lettres.

Vagues ou douteuses, non, elles ne le sont point du tout dans leur effet. On peut douter, sur de sages raisons, de la forme de la terre, du déterminisme physique, de la loi de la gravitation. Mais non de la passion de Phèdre, de la blessure du Prince André, de la fumée qui flotte au-dessus des toits d'Ithaque. S'il est au monde une évidence, elle est là et nulle part ailleurs.

Elles ne le sont pas davantage dans leurs moyens. Ni les liens du sens au sens et des mots aux mots, ni ceux-là même de la pensée au langage ne nous sont choses le moins du monde indistinctes. Et je ne vois enfin là qu'un problème, qui se vient ajouter à cent autres, pour le plus grand embarras des critiques : comment se fait-il que les Lettres, et la poésie, nous puissent donner *aussi* le sentiment du vague et du mystère. Le sentiment et les raisons qui s'ensuivent (non moins risibles, disait Rimbaud, qu'arrogantes). Car il s'agit d'un domaine où le lâche et le faux se font accepter. Ce serait peu : offrent je ne sais quels traits aimables.

Regagner ce terrain à la précision, aux lois, à la rigueur, c'était toute notre tâche. Il faut douter de l'avoir déjà menée à bien, sur d'assez graves raisons. Peut-être faut-il même douter de l'avoir sérieusement entreprise. »

Il existe une famille d'esprits qui, de Ramon Lull et Maître Eckart, les penseurs de l'extrême du XIV^{ème} siècle, à tant d'autres de leurs disciples à travers les âges et jusqu'à aujourd'hui, fascinés par la coïncidence des opposés ou coexistence des extrêmes, notion à laquelle Paulhan n'aura cessé de s'affronter tout au long de sa vie. Débat vital, dont il est lui-même l'enjeu, au terme d'une quête permanente d'identité, qu'il s'agisse de guerre (*le Guerrier Appliqué*), d'amour (*Progrès en amour assez lents*), de jeu (*Préface touchant le bon usage des tarots*) ou de langage (*Les Fleurs de Tarbes, Le Don des Langues*).

On ne peut que penser aux tout premiers mots du livre-culte que fut, pour Paulhan, comme pour bien d'autres, le chef-d'œuvre de Breton, Nadia : *Qui suis-je ?* Le principe de non-exclusion venant offrir une réponse libératrice à cette question fondamentale.



VI

Dès l'année 46, Paulhan avec la publication de *Braque Le Patron*, dans la collection suisse "Les grands peintres par leurs amis", fit son entrée dans le camp de la critique picturale, qu'il ne devait plus quitter.

Après la publication du tome premier des Œuvres Complètes chez Tchou, en 1966, la journaliste Francine Leullier interviewant Paulhan, lui posait la question suivante : "Tout le monde connaît vos ouvrages consacrés à la critique d'art. Vous avez écrit une préface pour Fautrier, un essai sur Braque. Ce sont des peintres que vous avez particulièrement suivis, pour ne pas dire découverts ?"

Question qui devait donner lieu à l'échange suivant :

« J.P. : Oh, non ! Je n'ai pas découvert Braque ! Il a fait sur la peinture à peu près le même travail que Gide ou Rémy de Gourmont ont fait en littérature. Il a voulu revenir aux origines, et avoir un espace personnel, avoir une construction et, précisément, une perspective personnelle. On a dit tout à fait sottement, d'ailleurs je le regrette, qu'il était cubiste ; et on l'a dit de son école. En réalité, les cubistes sont les premiers peintres qui n'ont pas fait de cube. Jusqu'à eux absolument chaque peintre, pour bien établir la perspective de ses personnages ou de ses paysages, les a enfermés dans un petit cube qu'il dessinait très bien, très correctement ; et quand le tableau était fini, il effaçait le cube. Mais tout cela procédait de l'ordonnance des personnages et des événements et des choses à l'intérieur d'un cube. Braque a cherché le premier, je pense, à avoir une perspective qui n'eût pas de rapport avec les cubes.

Q. : *Certains diront que c'est un paradoxe à la Jean Paulhan.*

J.P. : C'est un paradoxe en ce sens que c'est différent de l'opinion commune.

Q. : *Il y a toujours eu parallélisme, il me semble, entre les recherches que vous avez faites sur la peinture et celles que vous avez faites sur le langage.*

J.P. : Oui. Il me semble que chaque mot a trois sens, qui sont contradictoires entre eux. Il y a une petite histoire juive qui met cela tout à fait en évidence. C'est le rabbin qui est à table avec sa famille, et un des enfants demande : " Papa, pourquoi est-ce

qu'on appelle ça que nous mangeons des spaghettis ? " Alors le rabbin réfléchit, il prend sa tête entre ses mains, et il répond au bout d'un instant : "C'est bien simple. Tu n'as qu'à réfléchir. Est-ce que ça n'est pas blanchâtre comme des spaghettis ? Est-ce que ça n'est pas long comme des spaghettis ? Est-ce que ça n'est pas mou comme des spaghettis ? Alors comment veux-tu qu'on les appelle, si on ne les appelle pas spaghettis ? "

C'est évidemment une histoire pour se moquer du langage, mais où le mot spaghettis désigne à la fois une chose, qui est le spaghetti lui-même, un nom, qui est le nom qu'on donne à cet objet, le spaghetti, et l'idée qu'on se fait du spaghetti, n'est-ce pas.

Q. : Ce qui est très difficile, c'est de distinguer justement l'idée, la pensée, le mot lui-même, le sens qu'on lui donne, etc.

J.P. : Eh oui, c'est très difficile. Seulement je suppose que pour parler, il faut tout de même avoir une sorte de langage ou de connaissance du langage à peu près inconsciente, où des termes contraires, comme le mot, l'idée et la chose, se confondent, sont unis pour un seul.

Q. : Oui. On distingue le mot avec un sens abstrait, on ne sait pas ce dont on parle, quand on parle de ce mot-là.

J.P. : Eh non, on ne sait pas du tout ce dont on parle.

Q. : Mais il y a aussi une chose qui est surprenante, c'est ce qu'il y a de préétabli dans le mot. On se demande quand le mot est né, au moment où on le cherche, ou si on l'a trouvé avant de trouver son idée, on ne sait plus.

J.P. : Oui, c'est vrai, c'est très difficile à savoir.

Q. : Et vous avez fait deux volumes pour donner le résultat de vos expériences sur ces recherches et vous pensez que, non seulement vous avez trouvé, mais que les autres comprendront toujours.

J.P. : Ca c'est un espoir, ce n'est pas une certitude. Mais il me semble que cela apprend beaucoup de choses sur la réflexion. Le Christ dit quelque part, dans l'*Evangelie de Thomas* : " Vous entrerez dans le royaume de mon Père quand vous serez capables de prendre le proche pour le lointain et le lointain pour le proche, le grand pour le petit et le petit pour le grand. " Eh bien nous sommes tous capables, avant de parler, de confondre le proche et le lointain, le petit et le grand. Il y a une

sorte d'union des contraires, d'identité des extrêmes, si vous voulez, qui nous est donné à tous, avant de nous en tirer en choisissant pour chaque mot soit le mot, soit la chose, soit l'idée.

Q. : *Est-ce que vous pensez que, pour aller auprès du Père, le langage soit vraiment un bon moyen ?*

J.P. : Hum ! Je ne sais pas, je n'ai pas essayé. Mais le Christ le pensait, ce qui était très bien, déjà. Et beaucoup plus important que si c'était moi qui le pensais. »

On remarquera que Paulhan, à chaque fois qu'il allègue l'Évangile se réfère à cet "Évangile de Thomas", type même du texte gnostique.

Vis-à-vis des écrits dits "canoniques", ceux du *Nouveau Testament*, il se trouve mal à l'aise, tant son tempérament de fond, marqué au coin d'une farouche indépendance, lui rend insupportable la référence à quelque tutelle que ce soit. Une lettre à Jouhandeau, d'août 1960 (*Choix...*, III, p. 194), reflète bien ce trait de son caractère :

« Plus je vais et plus je reconnais (sur *preuves*) que la foi donne du moins la vue la plus juste qu'un homme puisse former du monde et des choses. Mais comment se convertir à mon âge ?

Et puis il y a l'examen à passer. Je me ferais sûrement refuser. Les orthodoxes ne sont-ils pas plus larges ? L'un d'eux m'a dit un jour (c'était à la Fortelle) : "C'est bien simple, il suffit de préférer Dieu à soi." Eh bien, je préfère Dieu à moi, oui. Malheureusement j'ai laissé échapper mon orthodoxe (j'ai même oublié son nom) et les RR.PP. Fessard et Maydiou, à qui je me suis adressé plus tard, m'ont répondu que pas du tout, que c'était bien plus compliqué que ça, ont voulu me faire lire des catéchismes... Pourquoi n'ai-je plus dix mois ? Mais je t'embrasse. »

Les préoccupations que, pour faire court, nous qualifierons de "métaphysiques", et qui, durant l'ultime décennie de son existence, hantèrent Jean Paulhan, tournèrent toutes autour de la complicité des contraires, équivalence et identité des pôles opposés ; ce qui trahit, chez l'être humain, une nostalgie de l'Unité.

Dans le *Don des Langues*, son dernier grand texte, terminé en février 1967 (*o.c.* Tchou, III, p. 369-423), Paulhan évoque "un Dieu qui déchire nos divisions".

Préoccupation majeure qui contraignit les organisateurs du Colloque de Cérisy : "Jean Paulhan, le souterrain", de juill. 1973 (publié dans la collection 10 /18), à improviser une Table ronde autour du thème "Paulhan mystique ?", dont Pierre Oster parle en ces termes (p. 375) :

« Paulhan, vers la fin de sa vie, a dépassé la linguistique ; il rassemblait à notre usage des "indications - tirées de textes indiens, ou chinois, par exemple. Plutôt que des événements de langage, il cherchait des événements d'ordre physique en quelque manière et physiologique, un bonheur dans l'instant, au sens mystique du mot. N'ayant jamais vraiment pris son parti des bizarreries que recouvrent à peine nos paroles quotidiennes, ayant pesé et repesé les difficultés qu'éprouvent les linguistes eux-mêmes à s'accorder sur les rapports qui unissent mots, pensées et choses, ayant fini par échafauder une théorie tendant à donner à la polysémie presque valeur de loi, il avait dû quitter l'opacité raisonnable du plein jour et de la non-contradiction, subir, par la faute du langage, l'extase et le transport où le jetait invinciblement l'unité révélée des contraires. Il s'agit bien d'une révélation... »

Nous nous trouvons là au point d'intersection de l'arcane et du mystère, autrement dit au cœur même du "secret", domaine où *crédulité/incrédulité* ne sont guère de mise, puisqu'il s'agit là d'une expérience, par définition du registre de l'ineffable, à savoir "ce qui ne peut être exprimé par des paroles". Aussi, entendons-nous Paulhan, vers la fin du *Don des Langues* (o.c. III, 418) soupirer : « Mais quel secret enfin ? »...

C'est alors qu'il s'affrontait à ces questions essentielles, qu'il fut élu à l'Académie Française, au fauteuil de Pierre Benoît, le 24 janvier 1963.

Au lendemain de la mort de son ami Georges Braque, survenue au début du mois de septembre de la même année, il écrivait à une amie (16 sept. 1963) :

« Finalement, je crois que cette élection à l'Académie m'a plutôt humilié. Je songe qu'aujourd'hui tout le monde a le droit de me trouver absurde, ou sot, ou chimérique. Que faire ? Si je faisais une grande sottise évidente, on serait fixé. Je

serais bien débarrassé. Mais le courage me manque un peu. Ah, j'ai bien besoin de savoir que vous me gardez votre amitié.

Vous serez des derniers à avoir vu Braque. Il n'a plus laissé pénétrer personne chez lui. Il a encore maigri, mais son teint, qui était un peu jaune le jour de votre passage, est ensuite devenu d'une blancheur éclatante.

Il est à présent à Varengueville, et nous restons sans lui. Naturellement, nous trouverons bien la vérité. Mais il était précieux, il était rassurant d'avoir près de soi quelqu'un qui l'avait déjà trouvée. Quelle vérité ? Je ne crois pas qu'elle puisse se dire ; mais si elle se disait, ce serait à peu près, je pense, ce que dit Eschyle : il se peut que ce que nous appelons la vie soit en vérité la mort, et que ce que nous appelons la mort soit la vie. »

La mort a toujours fasciné Paulhan, qui l'avait frôlée, lors de ses 30 ans, durant l'effroyable épreuve de 14. Dans une interview donnée en juill. 1968, trois mois avant sa mort, il déclarait :

« Quant à la mort, eh bien, je crois que c'est très agréable. C'est une très vieille opinion et c'était un peu le sentiment de Lucrèce.

La Mettrie, qui était docteur, essaie lui aussi de démontrer la même chose... En auscultant les morts, il prétendait que, à les regarder, il se rendait compte qu'ils étaient morts dans une sorte d'accès de joie extraordinaire...

Je ne sais pas pourquoi on n'a jamais dit cela ! C'est certainement parce qu'on a peur que les gens se suicident !

J'ai failli mourir deux ou trois fois déjà. On m'a même considéré comme mort à la guerre... Mais j'ai gardé un très bon souvenir de ces moments-là.

C'est étonnant de vivre. Evidemment il faut être reconnaissant à la vie.

Quand on croit à Dieu, c'est très commode...

Oui vraiment, c'est passionnant la vie ! »

La vie, belle certes, mais "pleine de choses redoutables", comme il l'écrivait à la première ligne du Journal intime de ses vingt ans, et qui, à la veille de ses 84 ans, lui en réservait une dernière, celle de la fin.

A la suite de divers accidents cardiaques, le premier avait eu lieu, à Antibes, en mars 1967, Paulhan fut, en 1968, hospitalisé à Neuilly, clinique Hartmann, où il mourut, le 9 octobre.

Au lendemain de sa mort, André Pieyre de Mandiargues écrivait dans le *Nouvel Observateur* du lundi 21 oct. 68, p. 30 :

« La nouvelle que Jean Paulhan n'est plus, reçue par téléphone, ce matin jeudi 10 octobre 1968, si sa blessure ne m'a pas surpris beaucoup, j'avoue que je la ressens comme un coup de couperet. Car pour moi, comme pour plusieurs d'entre nous, qui n'avons d'intérêt véritablement passionné que pour l'amour et pour cette curieuse et luxueuse activité dont on nous annonce périodiquement la fin prochaine mais qui durera autant que l'homme et qui est la littérature, l'existence de Jean Paulhan était un des rares faits de ce temps capables de nous rattacher au monde et de nous le montrer sous un jour optimiste.

La part essentielle

Il y a des esprits qui ont autre chose ou plus que la grande intelligence qu'on leur reconnaît et qui sont doués aussi d'une sorte de force salubre qui est de la nature du vent : rapide, impulsive, propice à la respiration des poumons sains, cassante à l'endroit de ce qui est faible ou gâté, balayeuse des décombres. Il y a des têtes qui se plaisent à garder au-dedans leurs vastes connaissances mais dont l'attention semble guidée par une pointe chercheuse, ce qui les rend séduisantes et captivantes autant que redoutables. Et les usagers de la littérature ont un besoin très vif de têtes ou d'esprits de cette espèce-là, qui est restreinte aujourd'hui plus encore que celle des Indiens Lacandons dont on compte avec deux chiffres les derniers représentants.

Ce que je veux rappeler est que nous étions quelques-uns, d'abord, qui attendions les écrits de Jean Paulhan comme on espère le vin nouveau, le printemps ou la révolution (et la verdure d'esprit de cet homme de 83 ans ne nous avait jamais déçus), ensuite qui écrivions en grande partie pour être lus de lui et pour que notre production prît place, autant que possible, dans sa mémoire amicale. Très peu nombreux sont les écrivains qui ont joué ou qui jouent sur mon théâtre intime tel rôle de grands supérieurs, assez comparable à celui des saints patrons dans la chapelle privée d'autres gens, j'imagine. Ceux dont perpétuellement j'espérais le pain, le sel ou le feu... »

et Jean Dutourd, dans le *Figaro Littéraire* de ce même lundi, p. 17 :

« Lorsque Henri Mondor mourut, une revue me demanda quelques lignes sur lui. Je l'aimais beaucoup ; je n'avais de lui que des souvenirs heureux. J'étais très triste mais, je ne sais pourquoi ni comment, j'écrivais un article assez gai. Jean Paulhan le lut et m'envoya aussitôt un billet où il me disait : " Très bien ! C'est ainsi qu'on doit parler d'un ami mort. "

Comme je voudrais évoquer pareillement Jean Paulhan aujourd'hui, malgré le chagrin que je ressens ! De lui aussi, je n'ai que des souvenirs heureux : lettres exquises, conversations amusantes et profondes, procédés parfaits, sans parler de ces innombrables petits cadeaux qu'il savait si bien faire, et qui sont le gentil cortège de l'amitié.

On a raconté toutes sortes de choses sur Paulhan : qu'il était un pape, un bonze, un mandarin, un diable, une éminence grise, etc. C'était évidemment des mensonges. En effet, les papes, les mandarins, les diables et même les éminences grises sont des gens qui se composent des personnages, qui prennent des attitudes, qui se mettent en avant. Le plus poseur de tous est l'éminence grise. Paulhan, au contraire, était la modestie faite homme.

Pendant quarante ans, il est resté assis dans son bureau de la Nouvelle Revue française, recevant le mercredi après-midi ; accueillant les jeunes poètes et les vieux prosateurs, les opulents et les besogneux de la littérature, les illustres et les obscurs, sans faire de différence entre les uns et les autres. En 1935, le jeune et timide Jacques Lemarchand entre dans le sanctuaire de la N.R.F.. Paulhan était en conversation avec un monsieur à cheveux gris et à moustache jaune qui ressemblait à un vieux chien de chasse. Il se lève, serre la main au visiteur, l'amène au vieux chien de chasse qui sourit d'un air très intelligent, et il lui dit : "Vous avez entendu parler de Paul Valéry, je crois. Il sera très honoré de vous connaître." Et à Valéry, qui voyait le jeune homme pour la première fois : "Voici Jacques Lemarchand que vous connaissez, bien entendu."

Tel était Paulhan. Il renversait constamment les rôles, ce qui est en somme une attitude chrétienne. Chaque fois que j'ai pu l'observer, je l'ai vu s'occuper d'abord des derniers, et ne se soucier des premiers que s'il lui en restait le temps. J'ai ressenti, moi inconnu en 1948, cet éblouissement d'être traité en grand homme par un des

maîtres de mon art. J'avais publié un roman intitulé *Le Déjeuner du lundi*. Jean, à qui je l'avais envoyé, m'écrivit une lettre prodigieuse. J'étais si vaniteux, alors, que je ne vis que les compliments et non pas la politesse inouïe, la politesse de roi qui était derrière, et qui consistait à se mettre de plain-pied, sinon un peu en dessous, d'un petit débutant maladroit.

Je n'aperçois guère, en général, les défauts de mes amis. Quand on m'affirme qu'ils en ont et qu'on me les détaille, je suis toujours bien surpris. On m'a dit que Paulhan était menteur, compliqué, perfide, orgueilleux, malicieux, grand fomentateur de bisbilles. Je l'ai connu vingt ans ; je l'ai vu à peu près toutes les semaines pendant quinze ans ; je n'ai jamais rien remarqué de semblable. Tout à l'inverse, j'ai eu cent fois l'occasion de constater qu'il était d'une grande bonté (mais d'une bonté qui se cachait soigneusement), d'une excessive délicatesse (si tant est que la délicatesse soit jamais excessive), d'une générosité constante, d'une complaisance infinie, d'une gentillesse inlassable, d'une élégance morale complète... »

Quant à Alexandre Vialatte, à qui je laisse volontiers le dernier mot, il devait consacrer une de ses chroniques du journal *La Montagne* à la mémoire de son ami disparu (voir leur *Correspondance*, 1921-1968, éditée par Julliard en 1997, 277 p).

Le grand départ de Jean Paulhan. - Pays des morts.- Souvenir de Paulhan en Auvergne. -Jean Paulhan à la N.R.F. - Paulhan chez lui. - Œuvre subtile et rigoureuse. - La littérature perd son pape et l'un des princes du paradoxe. - On le trouvait toujours là dans les grandes circonstances. - Disparition d'un esprit tutélaire. - Paulhan commence. - Grandeur consécutive d'Allah.

On a enterré Jean Paulhan dans ce cimetière de Bagneux où la mort paraît "habitable" parce que les arbres y font de belles avenues (il y a une avenue des Frênes-Monophylles), parce qu'elle y sent la botanique et les jardins. Le soleil brillait. Les feuilles étaient rousses. L'automne lui avait voulu du bien. Ses amis étaient innombrables. Malgré la gloire et l'Académie, nul discours, nulle pompe officielle n'ajoutait à la tragédie. Elle était toute au fond de ce puits de pierre où aboutissait toute une vie (si profond et si ténébreux qu'on voyait à peine le cercueil) où on dirait que le temps se déchire, que celui qui s'en va l'emporte et n'en laisse qu'un morceau usé entre nos mains.

Il a fallu enterrer ainsi Pourrat, Zimmer, Frédérique Rucki, Chaval, Nimier, Audiberti, Coulandon, Thérive, Marcel Aymé. Comme on arrache les images d'un livre. Et après ça, le livre est tout nu. L'histoire n'est plus la même. La suite intéresse moins. Déjà, d'ailleurs, la fin approche. On ne s'y retrouve plus. On s'aperçoit qu'on avait mal lu. Mais il n'y a rien à recommencer. Il ne reste plus que quelques pages.

Ceux qui s'en vont, au lieu de partir dans le temps, ont l'air de partir dans l'espace. Ils semblent s'effacer au loin, comme sur un bateau qui s'en va. Comme s'ils étaient allés en Chine. Ils habitent un autre pays, un pays incompréhensible, plein de tombes et de fantômes bienveillants ; avec des rues qui portent leur nom ; des places où l'on voit leur statue ; comme si c'était là leur vraie vie et que l'autre n'ait été qu'un spectacle futile. Ils ont tous le même âge, étrange, extra-terrestre, et en même temps tous les âges à la fois, tous les âges qu'ils ont eus sur terre. Le petit aviateur carbonisé apparaît soudain aussi vieux que le vieux poète, et le vieux poète contemporain de ses plus anciennes photographies. Ils se promènent fraternellement dans une espèce de grand jardin. La mort est une ville de province peuplée d'habitants silencieux ; une petite sous-préfecture sans gare, oubliée des trains et des cars, dont les habitants nous attendent. D'autres fois je les vois dans la nuit d'un noir faubourg, mal éclairé, moucheté de lumières jaunes et tremblantes. Vieux pays, vieux jardins à la porte rouillée qu'ouvre seule la clef du souvenir.

Ce qui nous vient de ces émigrés arrive comme des cartes postales que la poste a fait suivre au hasard, la dernière avant la première, souvent d'endroits et de temps qu'on ne reconnaît plus. Dans quel village, au fond de quelle vallée auvergnate ai-je vu Paulhan avec Uriet la première fois ? Uriet portait une chéchia de zouave bien qu'il fût en costume civil. Il essayait d'allumer un feu. Et il y avait aussi Pourrat avec sa cape et son grand chapeau, comme Francis Jammes. Uriet et Paulhan revenaient de la guerre. C'était sans doute dans ce hameau de papetiers que Pourrat, depuis, a rendu célèbre et où s'est fait le premier papier d'Europe. Mais il n'y avait alors que quelques pauvres maisons. Depuis on y a installé un musée. Il ne m'est resté que cette image. Une journée grise. Un feu qui ne veut pas prendre. Des prés mouillés sous un vent froid.

D'autres écrivains couraient l'Auvergne. Les frères Leblond, des amis de Paulhan. Ils étaient nés à la Réunion. Ils s'installaient dans un hôtel de la montagne. Marius, l'aîné, souffrait du foie. On lui faisait chauffer au soleil une baignoire d'eau

devant la porte de l'auberge et on la transportait dans la salle de billard. C'était encore des amis de Francis Jammes. Ils dirigeaient une petite revue qui s'appelait *la Vie* et qui parlait des colonies.

C'est sous cet aspect insolite, anecdotique et familier que la littérature arrivait en Auvergne. Avec ces délégués barbus et prodigieux, qui faisaient rêver d'un Paris étrange et tout-puissant où ils régnaient comme des rois mages.

Je ne fus pas déçu, par la suite, quand je retrouvai Paulhan derrière son grand bureau, dans cette espèce de sacristie de la *Nouvelle Revue Française* où il a décidé pendant quarante années du sort de la littérature. En face de lui (mais ce fut beaucoup plus tard) se tenaient Arland, et un peu plus loin Dominique Aury (qui l'a soigné avec un dévouement admirable). Des gens illustres chuchotaient avec des inconnus, des femmes, des hommes en velours, des peintres, des Bulgares et des surréalistes. On partait étonné, inquiet, comme mystifié. On avait tort. L'amitié de Paulhan était très sûre. Il fit publier mon premier roman. Ce fut grâce à lui que je pus donner l'œuvre de Kafka chez Gallimard (qui l'eût accepté à l'époque ?). Ce fut encore lui qui essaya (avec Pourrat et avec ma femme) de me faire libérer quand j'étais prisonnier. Pourtant, ce n'était pas un intime. Ce sont des choses qu'on ne peut pas oublier. Que d'écrivains n'a-t-il pas, de même, découverts, aidés et lancés ?

Il recevait aussi dans sa chambre, derrière un rempart de dossiers, de livres et de manuscrits à travers lequel on le voyait par une espèce de meurtrière. Une grande vache rouge de Dubuffet était accrochée au-dessus de son lit. Il avait prévu tous les peintres. Il avait toujours un jouet neuf, des tableaux formés par du sable qui s'écoulait quand on les agitait, ou un ressort qui descendait du haut de l'escalier en sifflant et se jetait sur vous en hurlant avec un vacarme de sirène. Le paradoxe était son élément : il faisait partie de l'Académie ! Un jour je le trouvai corrigeant des épreuves : "J'ajoute quelques fautes d'impression. Pour la vraisemblance", me dit-il. Son bureau de la N.R.F. était orné d'une haute glace déformante comme on en voyait à Luna-Park. "Il n'y a que mon portrait par Dubuffet qu'elle ne déforme pas", disait-il. Cet étonnant portrait lui faisait une tête noire, en vrai bitume de la rue de Vaugirard, avec des dents en authentique gravier du trottoir de la rue Montparnasse. Son goût de la mystification dissimulait un profond sérieux. Son œuvre est là pour en témoigner, une des plus rigoureuses du siècle, en même temps que des plus subtiles, et on le trouvait dans les grandes occasions. On l'a trouvé dans la biffé en 14, on l'a

trouvé dans la Résistance. Et on l'a même trouvé ensuite pour en flétrir publiquement les excès. Il avait un grand goût de l'audace, de la justice et du travail bien fait.

Je l'aimais beaucoup et je le voyais rarement. Il me suffisait de le savoir là comme un personnage tutélaire.

Nous n'irons plus manger de l'estomac de requin chez les chinois du Panthéon, nous ne le verrons plus jouer aux boules, le dimanche, aux Arènes de Lutèce. Il y jouait aussi au château de la Tourette, en 45, près du Vernet, avec Roland Cailleux, René Drouin, Dubuffet et le petit épicier de l'endroit, qui ne connaissait Paris, dans son désert d'Auvergne, que par la pointe de l'avant-garde de la littérature et des arts, et vous disait, quand on passait : "Comment va, au fait, M. Gide ? Comment va M. Dubuffet ?".

J'éviterai, désormais, de passer devant chez lui. Je ne veux pas avoir à lui dire, quand il me demandera comment va M. Paulhan : "M. Paulhan n'existe plus."

Ce ne serait pas vrai. M. Paulhan existe encore. Et existera de plus en plus. Et il suffit du deuil de la littérature. N'ébruitions pas inutilement une nouvelle qui peut faire tant de peine.

Paulhan commence.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand.

(texte d'hommage repris dans *L'Eléphant est irréfutable*, Julliard 1980, p. 201-204).



Le texte du
présent opuscule
a été établi
par
Nicolle Hervelin
pour
le compte de Paul Amargier
au titre de
PRO MANU SCRIPTO
Fait à Marseille
en avril 2006